BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
23 B
16M

12-16. D. 12

LES DIFFERENS CARACTERES DES FEMMES DU SIECLE.

AVEC

LA DESCRIPTION de l'Amour propre.

Contenant six Caractéres & six Perfections.

CARACTERES.	PERFECTIONS.
I. Les Coquettes.	I. La Modestie.
II. Les Bigotes.	II. La Pieté.
III. Les Spirituelles.	III. La Science.
IV. Les Economes.	IV. La Régle.
V. Les Joüeuses.	V. L'Occupation.
VI. Les Plaideuses.	VI. La Paix.

A LYON,
Chez JACQUES LYONS, rue Merciere au bon Pasteur.

M. DC. XCV.
Avec Privilege du Roy.

A

T. H. E. T. P.

PRINCESSE

MADAME MARIE D'ORLEANS, DUCHESSE DE NEMOURS.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

MADAME,

Je ſuis bien-heureuſe de commencer à marquer à Vôtre Alteſſe mon profond reſpect, en publiant que vous êtes digne de celui de tout le monde, & je ne ſçaurois trop m'aplaudir d'avoir trouvé l'occaſion de vous aprendre en public la vénération que j'ai toûjours

eu en particulier pour V. A. L'Ouvrage que j'ai l'honneur de vous préſenter, m'a mis dans l'agréable néceſſité de vous mettre à la tête de mon Livre. Ayant fait une cenſure des femmes du Siécle, & donné les moyens de ſe rendre parfaite, il me reſtoit de propoſer un modéle achevé des vertus que je conſeille, & je ne pouvois faire un choix plus digne de l'imitation de toutes les perſonnes élevées. C'eſt en vous, MADAME, qu'il eſt permis de paſſer ſous ſilence de merveilleuſes qualitez (où l'on ſe fixe dãs toutes les autres, & d'oublier un moment ce ſang Auguſte qui a coulé depuis pluſieurs ſiécles par tant d'illuſtres Canaux pour arriver juſqu'à vous) pour s'arrêter & pour publier ces nobles qualitez de l'ame & de l'eſprit, qui vous ont toûjours diſtinguée avec autant de droit, que les

juſtes titres d'être une des plus grandes Princeſſes du monde. Ie craindrois cependant, MADAME, en parlant de vos vertus, que vôtre modeſtie ne s'allarmât contre la verité, & que vous me fiſſiez le juſte reproche d'en avoir trop peu dit, par rapport à ce qui en eſt, & trop dit par rapport à ce que vous voulez qu'on en die.

Dans cette conſideration je modére mon Zele, crainte d'affoiblir vôtre gloire, & j'admirerai par mon ſilence plus de vertus en vous ſeule, que l'on n'en publie de tout le monde enſemble. Que vous êtes heureuſe, MADAME, d'être un modéle ſi parfait dans un tems où la vertu abandonne le cœur, pour ſe cacher dans l'oubli? Et qu'il vous eſt glorieux de montrer un tiſſu de jours ſans reproche & ſans blâme? Vous avez uni le parfait

merite à la ſolide vertu, & vous avez trouvé ce caractère de perfection ſi rare aujourd'hui, de pouvoir être loüée ſans flaterie, & aimée ſans interêt. Vous êtes un prodige, où l'on ne peut atteindre, je l'avoüe; Ce n'eſt auſſi que pour vous ſuivre que je propoſe aux femmes Illuſtres, Vôtre Alteſſe, comme un exemple de ce qu'il y a de plus grand, de plus merveilleux, & de plus digne de leur aplication, & du profond reſpect avec lequel je ſuis,

MADAME,

DE VÔTRE ALTESSE,

L. Tres humble & tres obeïſſant ſerv. D. P.

PREFACE.

MON deſſein étant de concourir à la perfection de celles dont je décris les veritables Caractéres, j'ai crû les dédomager de la peine qu'elles auront à ſe reconnoître dans un Portrait qui leur reſſemble, par les moyens que je leur donne de corriger leurs deffauts. C'eſt pourquoi je me ſuis promis des *Coquettes* un aveu de leurs deſordres : Des *Bigotes* un deſſein de les reformer : Des *Spirituelles* un deſir de s'inſtruire : Des *Economes* une genereuſe re-

flexion : Des *Ioüeuſes* quelques momens à lire cet Ouvrage, & des *Plaideuſes* un jour de repos.

J'eſpere que ces premieres démarches leur feront ſentir le plaiſir de la perfection, les éloigneront de l'Amour propre que je dépeins, & leur donneront du goût pour la ſageſſe.

Si je peux inſpirer à chaque état le juſte ſentiment de ſe blâmer, je ſerai contente ; parce que c'eſt la voye la plus aſſurée de la correction que de ſçavoir qu'on ne fait pas ce qu'on doit faire : Et je voudrois que toutes les femmes que je cenſure par ma deſcription, m'aprouvaſſent par une métamorphoſe de mœurs, ou du moins que j'en fis autant

de

de ſages que j'en ferai de critiques.

Pour celles qui ſe diſculpent des ſix Caractéres que je blaſme, je ne crois pas qu'elles ſoient fâchées de ſe rencontrer dans les ſix perfections que je décris. Mon Ouvrage ne condamne les défauts des autres que pour mieux faire leur èloge. Et c'eſt un portrait des vertus qu'elles ont que celui que je fais de celles qu'on doit avoir. C'eſt pourquoi en faiſant connoître le mérite caché des unes, je découvre les defauts ordinaires des autres.

Auſſi j'eſpére qu'elles me pardonneront d'avoir parlé imparfaitement de la perfection, dont elles connoiſſent mieux que moi le mérite & l'éten-

duë ; puiſque leur exemple ſçait perſuader la vertu, mieux que ne pourroit faire l'éloquence des plus beaux écrits du monde.

Table des six Caractéres contenus en ce Livre.

LES COQUETTES
CHAPITRE. I. *p.* 1
LES BIGOTES.
CHAPITRE. III. *p.* 33
LES SPIRITUELLES.
CHAPITRE V. *p.* 70
LES ECONOMES
CHAPITRE VII. *p.* 108
LES JOUEUSES.
CHAPITRE IX. *p.* 136
LES PLAIDEUSES.
CHAPITRE. XI. *p.* 163

Table des six Perfections décrites dans cet Ouvrage.

LA MODESTIE. *Pour les Coquettes*
CHAPITRE II. *p.* 18

LA PIETE'. *Pour les Bigotes.*
CHAPITRE IV. *p.* 56

LA SCIENCE. *Pour les Spirituelles.*
CHAPITRE VI. *p.* 94

LA REGLE. *Pour les Economes.*
CHAPITRE VIII. *p.* 124

L'OCCUPATION. *Pour les Joüeuses*
CHAPITRE X. *p.* 151

LA PAIX. *Pour les Plaideuses.*
CHAPITRE XII. *p.* 179

BIBLIOTHEQUE ROYALE

Table de la II. Partie.

De l'Amour propre en général. p. 188. 189. 190. 191. *jusqu'à* 200

De l'Amour propre des Coquettes. p. 201

De l'Amour propre des Bigottes. p. 204.

De l'Amour propre des Spirituelles. p. 206

De l'Amour propre des Economes. p. 111.

De l'Amour propre des loüeuſes. p. 215

De l'Amour propre des Plaideuſes. p. 219

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy, données à Verſailles le troiſiéme jour de Septembre 1693. ſignées VATBOY, & ſcellées du grand Sceau de cire jaune : Il eſt permis à MICHEL CHILLIAT, de faire imprimer un Livre composé par M. D, P. intitulé, *Les differens Caractéres des femmes du Siécle : Avec une deſcription de l'Amour propre, paſſion dominante des Femmes*, pendant le tems de huit années conſecutives, à commencer du jour que ledit Livre ſera achevé d'imprimer pour la premiére fois : Avec défenſes à tous autres, à peine de trois mille livres d'amende, confiſcation des Exemplaires, & de tous dépens dommages & interêts, &c.

Achevé d'imprimer pour la ſeconde fois le 15. Janvier 1695.

Et ledit ſieur Chilliat, a fait part de ſon droit de privilege à Sieur Jacques Lyons, ſuivant l'accord fait entr'eux.

LE CARACTERE DES COQUETTES.

CHAPITRE I.

LA galanterie eſt un goût du monde & des plaiſirs en général, & cet eſprit de bagatelle naît avec le ſexe. Son temperament contribuë à ce caractére, & l'éducation qu'il re-

çoit acheve de le confirmer,& le rend tout occupé du rien qui le remplit. La civilité le polit, & c'eſt la meilleure maîtreſſe qu'on lui donne ; mais les ſoins que l'art prend de ſa perfection gâte ce beau ſexe. Une fille à peine commence-t'elle à parler qu'on lui apprend de jolies choſes & non pas d'utiles,ſes premieres démarches ſont pour la danſe, & ſans s'embarraſſer d'en faire une femme forte, on en veut faire une fille aimable, & on ne lui montre qu'à plaire ſans ſonger

à lui apprendre à vivre.

On s'étonne aujourd'hui de la coquetterie des femmes, que veut-on qu'elles ſoient en les élevant comme l'on fait ? Leur diſpoſition naturelle les porte à la douceur & aux choſes agreables. La beauté leur inſpire un amour propre qui leur fait mener une vie molle & ſans action : & au lieu de rompre le cours à ce penchant effeminé, on leur fournit encore des moyens pour en fortifier l'habitude & pour s'y plaire davantage. Je parle des mieux éle-

vées, je laiſſe là celles du commun peuple, & toutes celles qui ne connoiſſent la galanterie que ſous le nom de la débauche, je parle aux perſonnes diſtinguées.

Une fille ne connoît ſa religion que par ſon Cathechiſme, les ſciences que par le nom, & toutes les bonnes choſes qu'en idées. Elle ſçait la muſique dans toutes ſes proportions, pendant qu'elle ignore la verité dans toutes ſes circonſtances. Elle joüera toutes ſortes de jeux & ne lit aucun livre que

ceux qui ſont plus capables de la gâter que de l'inſtruire. Quel eſt la ſuite de ce premier deſordre? Une averſion pour les bonnes choſes faute de les connoître, un éloignement pour les choſes élevées faute de les ſçavoir, & un eſprit d'envie & de mépris que donne l'ignorance, qui fait qu'une femme ne s'occupant que de ce qu'elle eſt, & de ce qu'elle ſçait, donne ſon tems au ſoin de plaire, & ſon éloge à ſes maximes. Voilà la ſuite d'une jeuneſſe mal employée, qui n'a eu d'inſtruction

que celle qu'il faloit pour s'aimer davantage & ſe connoître moins. Elle fait un plan de perfection au goût de l'amour propre & ſelon l'uſage du tems : ſur ce modéle elle régle ſa conduite & ſes actions & le fruit de ce beau deſſein eſt un déſordre univerſel.

On imprime la bagatelle ſi avant dans l'eſprit des femmes, que pour l'effacer il faut un coup ſurnaturel. Un bon deſſein fait qu'on les prive des ſciences élevées, & un mauvais effet ſuit ce bon deſſein. Pour

leur faire éviter l'orgüeil des demy ſçavants, on les fait tomber dans l'ignorance des vrais ſuperbes ; car elles eſtiment que de ſçavoir le monde eſt pour elle un talent auſſi élevé que toute l'érudition des hommes, & qu'à proportion des états, la perfection du leur eſt remplie quand tous les moyens de plaire leur ſont connus. Voilà ce qui fait aujourdh'uy leur dangereuſe application. Une femme lit pour ſçavoir les intrigues des autres & pour régler les ſiennes : elle ſe

pare non pas pour plaire mieux, mais pour plaire davantage; car leur deſſein n'eſt pas de ſe faire un inviolable attachement, mais d'en faire pluſieurs; aimant beaucoup mieux le nombre des amans, que la force de l'amour.

Elles étudient leurs regards & leur âtitude, la plus tendre eſt la préferée, elles obſervent leurs beautez pour les employer avec art. Elles ajoûtent ſouvent avec deſſein ce que la nature leur a refuſé avec raiſon; Enfin elles ſont une

étude de leurs charmes pour parvenir à être aimées, & l'étenduë du deſſein qui les anime eſt ſi vaſte que dés qu'elles plaiſent à un objet elles voudroient plaire à un autre, & leurs charmes ceſſent avant que leur cœur ait ceſſé ſon deſir.

C'eſt une choſe inouye que l'occupation des Coquettes, elles ſont oiſives quoy qu'elles agiſſent toûjours: depuis le matin juſques au ſoir elles penſent à ceux qu'elles aiment, elles parlent à ceux qu'elles vo-

yent, elles careſſent un petit chien, ou font quelqu'autre bagatelle ſemblable, & cette inutilité les réjoüit par ſimplicité; car le moyen de penſer par paſſion, de parler par habitude, d'agir par contenance, & d'être contente de ſoy-même? Ce ne peut eſtre que par ignorance & par aveuglement qu'elles ménent une vie blâmable dont elles ſont ſatisfaites.

Leur conduite n'en demeure pas là, cette oiſiveté génerale les ennuye, & ne la quittant pas pour une ſe-

rieuſe & ſalutaire occupation dont elles ne connoiſſent pas l'uſage, elles ſe portent à des deſirs déréglez & à des entrepriſes criminelles & dangereuſes: les affections du cœur leur ſervent de régle, elles employent les puiſſances de leur eſprit pour les ſatisfaire, & ſans écouter le devoir & la raiſon : elles ne s'étudient qu'à contenter la paſſion dominante, & à rendre l'eſprit l'inſtrument des déréréglemens du cœur. Comme elles nont pas moins de lumiére que les hommes,

mais qu'elles n'en font pas une juſte application, l'eſprit ne leur ſert quà les rendre plus coupables & non pas plus parfaites,& une Coquette éclairée plaît beaucoup plus, trompe bien mieux & ne vaut pas davantage ; car l'eſprit eſt dangereux lorſque l'on change ſon uſage naturel, & que laiſſant les bonnes & les grandes choſes qu'il eſt capable de connoître, on l'employe à des choſes vicieuſes qui le gâtent.

Voilà cependant ce que font la plus part des fem-

mes, la vivacité les rend plus inconſtantes; la ſolidité plus malignes, la pénétration plus ſatyriques, & tous ces défauts plus ſuperbes & plus dignes du mépris qu'elles obtiennent pour ſalaire de leur merite imaginaire. On les eſtime autant qu'elles aiment, pour un moment. La beauté nous arrête, l'eſprit nous fixe & les defauts nous chaſſent. Mille agrémens les font chercher, mille raiſons les font fuyr. La volupté fait qu'on y retourne, & la ſageſſe fait qu'on n'y reſte

pas & qu'on leur parle toujours avec plus de flaterie que d'attachement.

Il n'eſt point d'extremité où une Coquette ne ſe porte. La prodigalité dans toutes ſes dépenſes, & l'avarice dans toutes ſes épargnes ; car la vertu étant bien loin de chez elle, la juſte médiocrité ne s'y trouve jamais; ſi elle aime, quoy que cela ne dure guére, c'eſt pourtant juſqu'à la fureur ; ſi elle hait cela dure davantage & toûjours juſqu'à la vengeance ; ſi elle ſouhaite, ſon deſir eſt in-

ſatiable; ſi elle craint, ſon aprehenſion eſt ſans borne, & l'aſſemblage de toutes ces qualitez affreuſes n'empéche point qu'elle ne plaiſe & que ſes ſoins, ſes manieres, ſa beauté ne ſéduiſent les hommes & ne les rendent eſclaves de ce faux merite; mais en revanche une femme païe bien cher la Loy qu'elle impoſe; & comme l'amour qu'elle inſpire eſt intereſſé, auſſi bien que ſa cauſe, le fruit de ce commerce eſt la ruine de la fortune d'un homme & de l'honneur d'une femme.

Il arrive ſouvent que comme elle ne l'a pas rendu plus heureux, il ne l'a pas fait plus riche & que tous les deux, chagrins de s'eſtre connus ne partagent entr'eux que le répentir qui eſt la ſuite d'un amour volage & criminel. Franchement ſi les femmes galantes examinoient leur conduite avec un peu de raiſon, elles ne ſe plaindroient pas de leur malheur & ſe corrigeroient de leurs defauts, & quoy que leur penchant, leur éducation & leur habitude, leur eût rendu

du

du le changement comme impoſſible, le goût du bien leur viendroit, la religion & l'honneur ne ſeroient pas ſans effet, la joye d'être eſtimées ſuccederoit au plaiſir de plaire. Car la vertu eſt honorée par tout où on la rencontre; ſoit que la ſageſſe l'ait conſervée, ou que la raiſon l'ait renduë, & elles obtindroient avec juſtice l'eſtime reſpectueuſe qu'on leur refuſe. Pendant qu'un avis les conſeille, la Modeſtie pourra les inſtruire, ſi elles ont bonne volonté.

LA MODESTIE.

CHAPITRE II.

COmme il eſt des devoirs de religion, il en eſt que l'honneur nous impoſe, & c'eſt de ceux-là dont la modeſtie nous donne des leçons ; elle veut que la bienſéance accompagne toutes les actions d'une femme, qu'elle naiſſe avec la pudeur, qu'elle vive

avec crainte & qu'elle meure avec la ſageſſe, que ſon premier âge ſoit innocent, que le ſecond ſoit pur, & que ſa conduite finiſſe avec une heureuſe & loüable ſimplicité.

La modeſtie n'eſt point trop ſevere, ce qu'elle preſcrit eſt juſte & naturel, elle ne veut que l'ordre & la perfection, & quiconque la mépriſe s'éloigne de la vertu & de l'honneur. Quand une femme à qui le monde touche le cœur, abandonne les régles de la modeſtie où l'honneur eſt

en aſſurance, elle connoît bien-tôt par effet le danger où l'a conduit ſa negligence, & ſon meilleur party eſt de rentrer avec promtitude dans la voye que ſon penchant lui a fait quitter.

Il eſt d'heureuſes inclinations qui nous font remplir nos devoirs ſans peine; mais ce naturel excellent eſt plus rare que les autres, & l'on trouve peu de ces ames où le bien s'imprime ſans ſoin, & qui vont à la vertu ſans guide.

C'eſt à celle à qui la

foibleſſe, le panchant, & l'occaſion paroiſſent des obſtacles invincibles, à qui la modeſtie marque des régles qu'il faut qu'elle ſuive. Elle veut qu'un exterieur modeſte par habitude, abaiſſe ces mouvemens du cœur dérangé par amour propre, qu'un mauvais exemple pique & ne touche pas, que la beauté orne ſans flatter, que la joye ne paroiſſe jamais ſans retenuë, & qu'il ſoit plus aiſé de nous inſtruire que de nous plaire; Car une femme de qui le devoir

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

fait l'étude, ſonge bien moins à ce qu'elle vaut, qu'aux moyens de valoir beaucoup, & comme le deſir d'apprendre l'occupe, l'idée de ſçavoir ne la prévient pas, & elle croit plus aiſément faire une faute digne de blâme, qu'une action digne de loüange. C'eſt cette heureuſe application que donne la crainte & le deſir tout enſemble, à quoi un femme doit ſe donner toute entiere. Le penchant qu'elle auroit encore pour la bagatelle ceſſe bientôt quand le goût des

bonnes choſes ſe preſente, & la difficulté d'être parfaite vient du relâchement des mœurs. Pour guerir le déréglement du cœur, il faut qu'une conduite modeſte & ſage ſoit uniforme & ne ſe démente jamais. Il eſt bien difficile à une ame vicieuſe de conſerver ſon mauvais caractére contre une pratique réguliére & une retenuë volontaire qui ne gauchit jamais; c'eſt à la conſtance des œuvres que la modeſtie impoſe ſes loix. Si la fermeté d'une juſte reſolution fait le merite

d'un homme, la fermeté d'une ſage conduite fait celui d'une femme ; Car il eſt auſſi difficile à une femme de ne jamais ſortir de ſoi-même, ni par temperament, ni par occaſion, qu'il eſt difficile à un homme de ne jamais changer d'opinion, ni par paſſion, ni par neceſſité ; mais le moyen de parvenir à cette conſtance noble & juſte, c'eſt la modeſtie qui rend ce moyen utile quand elle défend la grande liberté de l'âge tendre, la grande familiarité des ſocietez agréables

bles, la grande facilité des feſtins, pour diſtinguer plus particulierement ſa volonté lors qu'elle refuſe tout ce qui s'oppoſe à une ſainte régularité, ne voulant pas qu'une femme écoute rien d'équivoque, parle ſur certaines matieres, ni s'explique avec certaines gens. Point de regards ſans meſure, il faut avoir égard au tems & au lieu pour jetter les yeux. Point de rire précipité, il faut que le ſujet qui nous l'inſpire ſoit commun dans ſon effet. Point de conte-

nance aiſée, où la commodité nous appelle. Point de façon nouvelle de s'orner. Point de partie de divertiſſement qu'il n'y ait un chef. Point d'amis qui ne ſoient ſages. Point d'ennemis qui ne ſoient méchans. Enfin point d'yeux pour ſes vertus, & point d'oreilles pour ſes loüanges. Voilà le ſecret de commencer un tiſſu de jours éclatans & d'en ſuivre le cours ſans peine & ſans blâme.

Mais ce moyen échape à la pluſpart des femmes, & ces ſoins que l'honneur

demande & que la modeſtie inſpire, ne ſont pas ceux qu'elles prennent ordinairement. Comme il en coute à la vanité & à la volupté, une femme aime mieux retrancher de la modeſtie que diminuer de ſon amour propre ; c'eſt pourquoy elle obmet tant de circonſtances d'honneur, tant de loüables délicateſſes que condamne la modeſtie, comme le tête à tête entre perſonnes de different ſexe, l'examen de la beauté d'un homme, la préference dans les aſſem-

blées, l'explication de ſon penchant, le ſoin de juger de celui des autres, la facilité de blâmer, la difficulté d'approuver, & la liberté qu'on ſe donne d'impoſer, d'ordonner & de commander à des gens, en des lieux, ſur des choſes que la providence n'a point commis à nos ſoins. Si une femme étoit exacte à remplir les devoirs de ſon état, elle ne ſeroit pas ſi portée à ſe répandre au déhors, niſi vive dans ſon domeſtique. La modeſtie lui feroit goûter l'eſprit de retraite, elle ſentiroit par ce plaiſir de

la ſolitude & du particulier le trouble que donnent le tumulte & la confuſion, où il échape tant d'irregularitez, la grande ſocieté nous diſſipe juſqu'à l'oubly, & la retenuë la mieux obſervée ſe dément quand les parties deviennent fréquentes, & que l'on s'acceûtume au monde nouveau. Car une femme aime que l'on la flatte, & moins on la connoît, plus on le fait. L'ignorance où l'on eſt de ſes defauts, fait qu'on la loüe avec plus de facilité, mais cet encens qui lui plaît, la

fait négliger ſur bien des choſes, & ſouvent elle doit à l'approbation d'un ſeul, cent defauts qui ſont connus de tout le monde.

Combien s'engage-t'elle en ſe prévenant ; l'incivilité lui devient naturelle avec ſes égaux, l'air de mépris écraſe ſes inferieurs, & la gloire luy fait éviter ceux dont le rang l'éface, & la retranche à des réflexions qui choquent la modeſtie ; elle s'exclut des obligations que l'honnêteté lui impoſe, elle oublie les droits du prochain, & la vanité lui cache

ceux dont elle eſt redevable ; de maniere qu'en s'attribuant par la foi qu'elle donne à ſon éloge des honneurs qu'elle ne merite pas, elle n'a d'égard que pour elle même, & neglige tout ce que la modeſtie lui preſcrit pour les autres. Vous la voyez ſans peine manquer à l'honnêteté d'un abord, d'une converſation & d'un adieu, ſans ſonger que l'infraction des loix de la modeſtie eſt tres-ſouvent la cauſe du rafroidiſſement de la charité, & qu'il eſt peu de diſtance entre le mécon-

tentement & la haine; c'eſt pourquoi une femme raiſonnable eſt d'une exactitude achevée ſur les moindres devoirs de la modeſtie qui regarde les autres, & renonçant aux occupations de bagatelle, elle ne s'applique qu'à rendre ſa conduite irreprehenſible dans les petites choſes comme dans les grandes.

LE CARACTERE DES BIGOTTES.

CHAPITRE III.

LA fauſſe devotion eſt le plus dangereux des crimes, & le plus commun des defauts. Les hommes l'ont quelquefois par de grandes raiſons de for-

tune, mais les femmes l'ont preſque tôjours par orgueil & par amour propre. La fauſſe pieté a pluſieurs motifs qui engagent les femmes à prendre ſon party. Elle eſt facile, elle eſt heureuſe, elle eſt d'uſage. Souvent de la vie la plus licencieuſe à celle qui paroît la plus retirée, il ne faut point changer de maximes, il ne faut que changer d'habit, & tout ce qui ſe refuſoit à nos deſirs dans ce premier état, s'accorde à nos ſouhaits dans le ſecond. L'experience nous le

fait voir ſi ſouvent que nous ne ſçaurions douter du facile bon-heur d'une multitude de bigotes du tems. Une femme élevée avec de bons principes, née avec de bonnes inclinations, qui cependant veut ſe conſerver la liberté d'une ſocieté agreable, & la reſerve d'une ſageſſe entiere, ne trouve qu'un moyen pour y parvenir; c'eſt l'hypocriſie qui lui fait trouver un accord pour concilier Dieu & le monde, & pour ſatisfaire ſon amour propre ſans bleſſer ſa devotion.

C'eſt une étrange erreur que celle du monde ſur le chapitre de la religion. Les perſonnes éclairées la regardent dans ſes plus ſacrez myſteres ; le peuple dans les céremonies exterieures qui lui impoſent ; & les femmes dans certaines pratiques qu'elles ſe propoſent, dont elles ſe font une loy à laquelle elles attachent la perfection de leur état. Les premiers connoiſſent la religion, les ſeconds la croïent & les troiſiémes la gâtent ; car les doctes la cherchent,

le peuple la ſuit & les femmes la contrefont.

Elles s'employent à trier un nombre de maximes qui s'accordent à leur inclination, & ſur ce choix elles forment un plan de leur obſervance, & l'amour exact qu'elles ont pour les vertus choiſies leur fait oublier tout le reſte. On ne s'embarraſſe pas d'être charitable, pourveu qu'on ſoit dame de la charité. Les dehors de la devotion leur ſuffiſent, quand l'interieur lui ſeroit oppoſé.

Il importe peu d'omettre

des devoirs d'obligation, pourveu que ceux qu'on leur a preferez, ne ſoient pas des plus criminels, & qu'il reſte toûjours un moyen de faillir avec éloge. Car c'eſt le propre de la fauſſe devotion de répandre l'orgüeil dans une ame, & de lui faire aimer l'humilité lors qu'elle eſt abimée dans la ſuperbe, de faire eſtimer de peu d'importance les choſes conſiderables, & de faire regarder comme choſes conſiderables, celles qui ſont de peu d'importance. C'eſt le

ſecret dont le démon ſe ſert auprés des femmes, il leur fait voir les preceptes de la religion avec des yeux d'indiference, pendant qu'un conſeil de l'Ecriture les occupera jour & nuit pour le mettre en pratique. Elles ſeront vives pour ſe corriger d'un defauts, & impenitentes quand il s'agira d'un crime. Elles n'ont garde de ſentir le poids du peché, puis qu'elles ignorent les lumieres de la grace, & qu'elles s'attachent à de petites choſes qui conviennent à

leur caractere, pendant qu'elles negligent de grandes choſes neceſſaires, à leur ſalut. Cependant ſous ce voile heureux d'une ſainte apparence on ſe met en repos, on repare dans l'eſprit du monde les impreſſions du deſordre en changeant l'exterieur & en joignant l'hypocriſie à ſes autres défauts. On efface par cette faute preſente juſqu'à la memoire de ſes fautes paſſées, & par un dehors reglé, on fait croire l'interieur pur & innocent. Quelle erreur de juger de la conduite

duite par une devotion apparente ? On ſe trompe bien plus aiſément en juſtifiant le bigot qu'en condamnant le libertin.

Ce n'eſt pas une caution de l'honneur & de la vertu qu'un devot de profeſſion. Les plus éclairez s'y trompent moins, parce qu'ils s'en défient davantage, & les hypocrites ſont ſuſpects chez tous les gens raiſonnables. Les ſimples ſont abuſez par les hypocrites, mais les hypocrites ſont deſolez par les ſages, qui ne leur paſſent pas aiſément

les trois Caractéres que l'hypocriſie leur impoſe, qui ſont trois qualitez directement opoſées à l'amour de Dieu & du prochain. L'orgüeil, la diſſimulation & la cruauté.

L'orgüeil leur fait uſurper l'autorité ſur des perſonnes qu'ils ne connoiſſent pas, la diſſimulation leur fait obtenir une approbation qu'ils ne meritent pas, & la cruauté leur fait exercer une tyrannie qui ne ſe doit pas.

Voilà l'exercice des devotes du tems, la recherche

des employs qui leur assujettissent le plus de malheureux, & qui les élevent au dessus d'une conduite ordinaire. Le soin de cacher leur dessein, afin de parvenir plus aisément à leurs projets, & de s'exprimer en termes humbles pour se faire estimer davantage, & l'application continuelle à supposer des crimes à ceux qui ont du malheur, & à nourrir de larmes & d'ignominie ceux que la providence leur envoye pour les nourrir de pain. Si on sçavoit jusqu'où va la rigueur;

des bigotes du tems, les riches crieroient pour y mettre ordre, & les pauvres craindroient leurs ſecours.

Comme un des charmes de la grandeur & des richeſſes eſt le reſpect qu'elles impoſent: un des chagrins de la miſére eſt le mépris qu'elle s'attire. L'indigence & la pauvreté effacent dans les eſprits ſimples l'avãtage de la naiſſance, l'éclat du merite & la beauté de la vertu. Mais ſi l'injuſtice éleve la fortune à un ſi haut degré, la verité plus équitable la laiſſe toûjours au plus bas

rang, & cette verité, qui ſemble éclairer les Bigotes, eſt foulée au pied par leur cruauté. Il n'eſt point de maux qu'elles ne faſſent ſouffrir aux perſonnes que Dieu viſite par la pauvreté, la faim, la ſoif, la nudité ſont les moindres peines qui partent de leurs ſoins : La mediſance, la calomnie, le mépris & l'outrage ſont les ſujets du zele qu'elles font paroître pour le prochain.

Quand elles ſont commiſes au ſoulagement des familles, & que la bonté d'un Paſteur qui ne veut

pas laiſſer ſouffrir aucune de ſes oüailles, les employe pour exercer des devoirs de charité ; c'eſt une choſe inoüie ? Il ſe repoſe ſur ſes ames zelées dont les pratiques ſont d'exemple, & qui montrent en public les devoirs que l'on doit à Dieu, pendant qu'elles ne s'embaraſſent guére en particulier de ceux que l'on doit au prochain. C'eſt ſelon le penchant de leur cœur qu'elles font vivre ou mourir les miſerables. Lorſque la bien-veillance les porte vers quelqu'un, & que les

ſoûmiſſions d'un homme ſouffrant a rendu hommage à leur ſuperbe, elle lui donnent tout ce qu'il faut pour diminuer ſa ſouffrance, & non pas pour la finir, elles ſont bien aiſes de ralentir ſa douleur pour manifeſter leur bonté, & n'ôter que l'excés de ſa peine, afin de meriter un éloge, & de conſerver leur empire.

Mais lors qu'un illuſtre malheureux à qui le dépoüillement n'a pas arraché la noble fierté de ſon cœur, eſt confié à leur cruel ſecours, ce n'eſt plus une

demie pitié qui les anime ; c'eſt une rage, qui leur fait exercer mille ſupplices en ſa perſonne ; comme ſi les vertus d'un pauvre illuſtre mettoient obſtacle au ſecours que ſes beſoins demandent ; on les lui refuſe tous, ou bien on les lui offre ſous des conditions cruelles ; on ne veut plus de ſentimens nobles dans un cœur languiſſant, plus de lumieres, de grandeur, ni de capacité dans un eſprit abbatu par l'infortune; il faut renoncer à tous les ſentimens qui diſtinguent

guent un homme du commun, ſi vous voulez obtenir l'utilité qu'elles vous propoſent. Et par un éloignement ſecret de la charité dont elles font profeſſion publique, elles ne vous accordent la vie qu'en vous ôtant l'honneur, & ne conſentent à vous donner du pain qu'à condition que vôtre rang & vôtre vertu ne vous excluront pas d'être victime de leur erreur & de leur fantaiſie.

Comme l'exercice de leur charité pendant ce tems fait bien ſouffrir les

miſerables. Ce même exercice pourroit bien à leur tour les faire ſouffrir dans le grand jour de l'éternité, & ſi l'orgueil eſt le plus grand crime devant Dieu, puiſqu'il s'attaque à lui-même en bleſſant ſon amour, où conduira l'hypocriſie qui renfermant l'orgueil, bleſſe encore l'amour du prochain & le rend infracteur de la loi dans ces deux preceptes. Je vous avoüe qu'une bigote eſt ſi coupable, & a tant de defauts que je n'ai garde d'en entreprendre le détail, je ne

parle que de celles qui ſont attachées à la profeſſion. Cõme la haine qu'elles ont pour toutes les femmes qui ne ſont pas habillées à la mode de l'hypocriſie, elles ne peuvent les ſouffrir, ſur tout quand elles meinent une vie exemte de blâme. Il ſemble qu'il y ait un crime à être vêtu d'ornemens que la condition permet, & qu'il faille pour être à Dieu commencer par ſe couvrir d'un ſac, qui ne ſert bien ſouvent que pour cacher plus de crimes ſans découvrir plus de vertu.

L'erreur d'une modeſtie de laine a beau s'augmenter dans le monde ; on ſçait que les grandes manches couvrent moins la main que l'avarice & que ce n'eſt point l'habit de bigotes qui fait la femme de vertu. Cependant ſous cet habit, on condamne avec hardieſſe, & l'on peche avec impunité ; on eſt même au deſſus de la cenſure, & celui qui dit la verité ſur ce ſujet, court riſque de faire dire un menſonge ſur le ſien ; car la fauſſe pieté ne ſouffre point le blâme ſans rendre

en change la calomnie, & c'eſt la ſuitede la colere d'une bigote de perdre celui qui l'a blâmée. La ſageſſe par excellence & la verité même quieſt J.C. a condâné l'affectation des habits, lorſqu'il blâme les Phariſiens aux robes longues & aux franges modeſtes. Il n'a pas eu égard à leur accuſation ſur la femme adultere, il les a condamnez, lorſqu'ils venoient pour condamner les autres. C'étoit une leçon de providence pour éclairer ceux qui ont l'autorité, pour proteger

ceux qui ſont dans l'abandon, & pour corriger ceux qui accuſent ſans être innocens.

Il eſt des circonſtances de peché dans l'hypocriſie ſi délicates & ſi dangereuſes que même celles qui en ſont coupables ignorent quelquefois le malheur de leur condition. Une femme du caractére dont je les dépeint n'a de prochain que ceux de ſa profeſſion. Ce qui vient de leur part eſt deciſif ſur toutes choſes, & une bigote feroit conſcience de douter d'une ca-

lomnie qu'une autre bigote a inventée. Sur cette foi criminelle elle mépriſe celles que l'on a accuſées, & ſous pretexte de reprendre les défauts, elle les publie par tout. Car la médiſance n'eſt pas un crime chez les bigotes. Quand on croit dire la verité, on ne croit pas offenſer Dieu; cependant la Pieté parle un langage bien different de ces maximes, & pour être devote veritablement, il ne faut que la conſulter.

LA PIETE'.

CHAPITRE IV.

LA foy eſt la mere de la Pieté, quiconque ſe donne à Dieu & fait profeſſion d'y être doit ſçavoir ſa religion, & aimer ſes devoirs & les remplir parfaitement. Son premier ſoin doit être de s'inſtruire & de régler ſes mœurs ſur

la foi de ſes connoiſſances, afin de ne pas connoître la loi en libertin ni la pratiquer en bigot.

Mais quand la foi a ſuccedé au ſoin de ſon inſtruction, qu'il eſt ſeur d'avoir trouvé la voïe, la verité & la vie, qu'il goûte une paix merveilleuſe que la verité répand dans ſon ame, que ſon cœur rempli de charité n'a plus de mouvemens qui ne le portent à la joye de l'éternité, ſon eſprit ſe trouve convaincu, ſon ame eſt remplie d'onction & la pratique de la vertu de-

vient facile quand l'eſprit connoît avec ſeureté ce qu'il doit, & que le fruit de cette connoiſſance eſt le zele de la volonté ! c'eſt alors que l'on voit cet empreſſement des Maries pour chercher JESUS-CHRIST, cet amour des Magdelaines pour le ſuivre, & ce ſoin des Marthes pour le ſervir. Ni la parole de l'Ange, ni l'oppoſition du Phariſien, ni la préference de Magdelaine ne les arrêtent point. Le deſir le courage & la force ſuivent de prés la foi, l'eſperance & la charité qui

les animent, elles courent portées par leur empreſſement, mais c'eſt dans la voye de la verité ſuivant Jeſus-Chriſt ſans relâche & ſans repos, s'employant ſans ceſſe au travail de la Vigne du Seigneur, & n'épuiſant jamais la force de leur volonté, quoi qu'elles attenuent celle de leur corps. Voilà la régle d'une ame qui cherche vrayement Dieu, un deſir brulant de tout faire pour ſon amour, une impreſſion de ſa divinité qui nous aneanti ſans ceſſe, & qui nous

met à l'abri de la ſuperbe du demon, ſi dangereuſe aux ames innocentes. Une reſolutiõ inexprimable qui nous fait vaincre les obſtacles qui ſe rencontrent dans la voye tracée par Jeſus-Chriſt, dans laquelle il faut marcher ſans détour pour être parfait. On ne ſuit pas le Seigneur en s'arrêtant, c'eſt une couſe ſans interruption qu'il faut que faſſe la volonté, le moindre repos, l'eloigne, & ſouvent la negligence fait qu'elle le perd de veüe, & qu'elle s'égare juſqu'à ne pouvoirplus

le retrouver ; c'eſt la fidelité à le ſuivre qui eſt l'article le plus eſſentiel de la vraye pieté.

Que d'ames qui cherchent Jeſus-Chriſt, qui le trouvent, & puis qui le laiſſent & le fuyent ? L'ardeur de la devotion, leur donne des mouvemens impetueux que la foibleſſe naturelle, l'occaſion & le penchant arrétent au milieu de leur courſe, & le plus ſouvent ce grand zele que le temperamment anime, cede à la moindre bagatelle qui choque la paſſion dominante.

Ce n'eſt point à la vertu aimée qu'il faut donner la conduite des autres, c'eſt à la vertu neceſſaire,& cette vertu neceſſaire, eſt ce qui retranche le plus de nôtre propre volonté & qui nous fait ſuivre de plus prés J. Chriſt: ce n'eſt point d'un pas languiſſant que l'amour fait marcher quand c'eſt de bonne foi que le cœur ſe donne ; on vole où l'amour nous appelle , l'eſprit de charité fait agir tout autrement, & le ſaint emportement d'une ame qui aime Dieu lui fait ſuivre de ſi

prés les Preceptes & les Conſeils de Jeſus-Chriſt, que ſa conduite paroît un Evangile, où l'on voit ecrit par la violence les leçons d'un Dieu crucifié. Je vous avoüe que la rareté de ces perſonnes apoſtoliques, qui rempliſſoient les premiers ſiecles, feroit douter qu'il y en eut dans le nôtre, ſi la perfection de ceux qui nous donnent l'exemple, ne nous dédommageoit du petit nombre, & ne nous perſuadoit par l'excellence d'un état ſi merveilleux des douceurs que la grace com-

munique dans cette voye laborieuſe de la penitence, où l'on cherche, où l'on ſuit & où l'on ſert Jeſus-Chriſt. Car cette même volonté qui nous le fait ſuivre en tout lieu, nous le fait ſervir en toutes choſes. Il ne s'agit pas ſeulement de l'aimer par la contemplation, il le faut adorer par la ſoûmiſſion, il ſe faut ſervir par la fidelité aux devoirs de nôtre état; car ce n'eſt point en ſpeculation que l'on obſerve la Loy ; c'eſt une charité active que Dieu nous demande, & la foi cette Di-

vine vertu qui nous le fait adorer, ne ſe contente pas de la ſoûmiſſion de nos lumieres, elle veut encore des œuvres d'une charité agiſſante, & les bras ſeconde le cœur. C'eſt pourquoi point de repos pour une ame chrétienne: ſon travail doit commencer avec ſa raiſon, & ne finir qu'avec ſa vie, & toute la perfection ne conſiſte qu'à le commencer avec joye, à le continuër avec courage, & à le finir avec amour. Quand cet amour qui eſt le fondement de la Loy a penetré le

cœur de l'homme, toute la ſeverité de la penitence, toutes les rigueurs paroiſſent douces pour ſon deſir, toutes ſes obligations vers Dieu ſont remplies avec ardeur ſans meſure, ſon zele n'obmet rien de ce qui peut concourir à la gloire de ſon Dieu, & ſon prochain par une effuſion de cette même charité eſt cherché avec ſoin en quelque lieu qu'il ſouffre, eſt ſecouru avec promptitude quelque beſoin qu'il endure, & eſt conſolé avec douceur, conformement à ſon état.

Le même zele qui l'éleve à Dieu par amour, qui l'unit au prochain par charité, l'abaiſſe auſſi juſquà lui-méme par une humilité profonde, & lui fait voir le néant & le peché qui lui ſont propres. Dans la vûë de ſes miſéres il conçoit l'éloignement où il eſt des grandeurs de la Divinité, & ſe fortifie dans la foi, qui lui fait adorer cette immenſité qu'il admire, il examine ce que c'eſt que le néant qui le compoſe, & la reflexion le conduit au mépris qu'il ſe doit à

luy même,& à l'amour qu'il doit à ſon Dieu. Voilà la ſituation où doit eſtre une ame chrétiéne qui fait profeſſion de pieté, il ne s'agit pas de l'apparence quand on ſe déclare en public en fans des joyes de l'éternité. Il faut être circoncis de volonté & que l'intereſt & l'amour propre écraſez pour jamais par la force de l'amour de Dieu, ne ſoient plus capables de nous arrêter dans le chemin de la vertu; que nous ſoions comme l'Apôtre S. Paul plus puiſſans que l'enfer par la

force de la charité.

Que chacun s'examine ſur ce modele de pieté & ſe jugeant à la rigueur, ſe confeſſe coupable devant Dieu & s'avoüe criminel auprés des hommes, & que ce juſte aveu faſſe naître en nous le plus fort ſentiment d'abnegation dont nous ſoions capables, ſans lequel nous ne ſçaurions jamais chercher, ſuivre, ni ſervir JESUS-CHRIST comme il le veut & comme on le doit.

LES SPIRITUELLES

CHAPITRE V.

UNE femme qui ſe pique d'eſprit eſt inſuportable pour la ſocieté, parce qu'il eſt rare d'en trouver de ce caractere qui ſoit exempte d'une injuſte prévention dont je vais faire le détail.

La plus coquette eſt

moins charmée de ſa beauté que la moins ſpirituelle ne l'eſt de ſon genie. C'eſt un mépris univerſel qu'elle a pour toutes les creatures, il ſemble qu'elle confonde l'homme avec les animaux du moment que ſa raiſon n'eſt pas accompagnée d'un bel eſprit, elle vit dans un éloignement du ſens commun par la gloire où l'éleve ce prétendu bel eſprit, qui fait qu'elle devient autant inſuportable aux autres, que les autres lui paroiſſent inſuportables à elle-même. Une femme que ſes lu-

dans ſon ſens, ſans s'embaraſſer de choiſir ceux dans le ſens deſquels il faut donner pour être habiles. Elle noüe une ſocieté de gens qui paſſent pour gens d'eſprit, parce qu'ils ſçavent mieux que d'autres applaudir au defaut des grands & aux erreurs des femmes. Elle s'applique à cenſurer les ouvrages, comme ſi la cenſure n'étoit pas un droit de l'excellence dont le plus habille homme à peine eſt capable. Elle étudie ſes mots, car le terme fait tout à la choſe auprés

d'elle ; toute l'érudition ne ſçauroit luy plaire ſans politeſſe ; parce que la ſageſſe & la verité n'eſt pas ſon etude, mais la delicateſſe : & l'uſage : & pourveu qu'elle obſerve une pureté d'expreſſions qui l'exempte de pecher contre les loix du beau langage, elle ſe repoſe du ſurplus & ne s'embarraſſe guere de penſer comme une autre, pourveu qu'une autre ne parle pas comme elle. Le deſir qu'elle a de paroître habile eſt un obſtacle à le devenir, car il faut beaucoup de peines &

de tems caché pour acquerir un merite éclatant & approuvé, les femmes aiment mieux perdre le tems ſans peine que de cacher la peine & le temps pour acquerir la vertu. C'eſt pourquoi leur plus beau talent d'eſprit eſt la converſation, c'eſt-là où le deſir, qu'elles ont de paroître, éclate, & où elles répandent dans chaque eſprit quelque defaut du leur ; car elles font une courſe de genie dans une aprés midy de tems, elles paſſent de la doctrine aux mœurs, de l'uſa-

ge à l'opinion, du ſerieux à l'enjoüement, du ſolide à la bagatelle & elles traitent en deux heures de tous les interêts de l'Europe ſans en avoir connu pas un ; on épuiſe les matieres ſans les avoir touchées ; on offenſe la raiſon en voulant raiſonner ; on a un tiſſu de penſées qui fourniſſent des mots pour remplir le tems, & on ſe contente en faiſant couler quantité d'expreſſions ſur des choſes inconnuës,

L'uſage fait que la politeſſe cache une partie de l'i-

gnorance & qu'un adulateur ſatisfait & prévient par ſon encens ; on ne diſtingue plus le flateur de l'homme équitable ; on ſe repoſe ſur une dangereuſe aprobation, ne conſultant point la ſcience qui peut éclairer. Les fauſſes lumieres, qui ébloüiſſent, font un ſi beau jour & ſi facile que l'amour propre prend ſoin de le conſerver, & l'on ſe croit élevé à des connoiſſances dont à peine le nom ſe conſerve dans la memoire.

Voilà l'uſage des femmes ſpirituelles. Une grande

idée d'eſprit qu'elles ont dans l'imagination. Ce n'eſt point une connoiſſance, une regle, ni un ſçavoir, c'eſt une idée ; c'eſt à dire une ſpatieuſe étenduë qui comprend toutes les grandes choſes. Un vaſte lieu en elles-mêmes, où elles imaginent voir l'aſſemblage de toutes les differentes beautez de l'eſprit. Elles font un mêlange confus de tout ce qu'elles ſçavent, & cet amas, de ſciences imparfaites, remplit leur cœur auſſi injuſtement que leur eſprit. L'opinion

gâte la volonté & le déréglement du cœur fixe les erreurs de l'eſprit & ne lui permet plus de changer.

Quand une femme eſt parvenuë à ce malheur, il eſt preſque impoſſible de la conduire à la verité. Elle ne voit toutes les choſes de l'eſprit qu'à travers de ſon goût. Elle condanne ou elle approuve ſelon que ce même goût eſt flaté par le ſujet qu'elle examine, & puis elle regle la bonté de ſon jugement ſur le jugement de ceux qui ont trop de bonté pour elle, & par cet-

te injuſtice elle s'écarte de plus en plus de la verité ; car ſes lumieres trompées par elles-mêmes dans leur principe, la trompent toûjours dans leurs effets. Et le ſoin qu'elle ſe donne d'augmenter cette capacité erronnée ne ſert qu'à l'aveugler d'avantage.

Chaque image qu'elle aperçoit, chaque idée qu'elle ſe forme, chaque opinion qu'elle reçoit, ſont autant de nouveaux obſtacles à la verité qu'elle ſe propoſe & qu'elle ignore. Et il arrive en elle d'une ſuite

neceſſaire qu'elle n'a plus les facultez de l'eſprit libres d'agir en faveur des faux principes qu'elle a receu; parce que l'eſprit a des actiõs d'habitudes, il n'eſt pas toûjours dans l'examen où le doute le conſerve, il paſſe outre quand affermi ſur l'opinion qu'il a connu, examiné & receu, il ſe porte aprés déterminement à tout ce qui ſuit ou qui ſe raporte au principe qu'il a choiſi; & ce qui fait que les eſprits ſont ſi differents & ſi aſſeurez dans chaque caractére, parce qu'ils ne font

plus que ſuivre une propoſition aprouvée, qui regle les differentes opinions que les ſujets fourniſſent.

Quand un homme qui conſulte la verité, croit la trouver, il ſe fixe & ſe détermine. Il ne ſort plus de ce point, il doute de tout le reſte & ne s'aſſeure que par rapport au point qui l'a fixé, auquel il croit la verité attachée & c'eſt ce qui le rend juſte dans les ſuites en cas qu'il ne ſe ſoit pas trompé dans ſon choix; car il ne ſe détourne point de ſon premier principe, il eſt

toûjours le même ; c'eſt un ſentiment uniforme qui le conduit ſur toutes choſes. Il connoît bientôt que le fruit de ſa peine eſt une lumiere ſans ombre qui l'exempte de toutes les taches de l'erreur ; mais la même raiſon qui fortifie ce bon genie, fortifie auſſi le mauvais.

La ſtabilité eſt la ſuite d'une opinion que l'on aime, & les femmes qui ſe déterminent avec bien plus de facilité que les hommes, ſont plus ſujettes auſſi à s'éloigner de la verité,

elles prennent parti ſans raiſonner, & n'ont pas plûtôt ſuivi leur penchant que ce même penchant fait toutes leurs lumieres & les perpetuë dans cette erreur de choix qu'elles ignorent plus que perſonne. Elles manquent par une vivacité qui les fait déterminer ſans reflechir, & cette premiere faute où l'ignorance les fait tomber eſt la ſource de tous ces égaremens de raiſon & de ſens commun qu'elles ont ſur toutes choſes & qui les rend inſupportables. Car elles ne ſont pas

les maîtreſſes de ſe corriger, leur connoiſſance ſeduite par l'opinion ne ſe rend pas au ſoin des amis, aux avis des bons auteurs, ni même aux premieres teintures qu'elles ont de changer. L'habitude de l'opinion eſt plus forte que toutes les paſſions enſemble, il faut un effort ſurnaturel pour ramener à la verité un eſprit gâté par de faux principes qui lui plaiſent. Une femme de qui l'eſprit n'eſt pas juſte, change les objets de nature & de place, il faut que la verité ſe

tourne pour qu'elle la voie droite, car elle n'aperçoit rien qu'à travers des ombres qui trompent & qui font qu'elles trompent les autres, parce qu'elle insinuë ces fausses lumieres & se sert de couleurs vives pour les sentir aussi justes qu'elle les conçoit.

Les hommes sont exépts, de cet écüeil ; mais les autres femmes de qui l'aveuglement fait chercher les lumieres, s'aveuglent davantage en voulant s'éclairer, & tombent dans le piege des spirituelles qui est

de s'admirer en ſe trompant & de tromper ceux qui les admirent. Leur connoiſſance confuſe, la facilité qu'elles ont à ſe porter aux choſes élevées & le deſir de paroître habile ſont les cauſes de leur ignorance, & ſe font des obſtacles qui leur rendent la ſcience beaucoup plus neceſſaire & plus facile.

LA SCIENCE.

CHAPITRE VI.

L'Eſprit eſt de tout ſexe. L'ame eſt un être ſpirituel également capable de ſes operations dans les femmes comme dans les hommes. Et ſi les hommes ſont deſtinez à des emplois laborieux pour leſquels il faut de la ſcience

ſcience & de l'aplication, les fémes que l'uſage a excluës de ces emplois avec juſtice, leur delicateſſe ne permettant pas qu'elles en puſſent ſoûtenir le poids, ne ſont pas excluës de l'erudition. Car la ſcience eſt neceſſaire à tout le monde & ceux qu'elle gàte, le ſeroiét beaucoup plus de leur ignorance qu'ils ne le ſont par ſes lumieres. Si un demi ſçavant préd de la vanité pour peu de choſes, un ignorant en prend pour rien, & celui qui eſt capable de ſuperbe ſans rien ſçavoir,

ſe croiroit un ange s'il ſçavoit quelque choſe. Tout ce qu'il aprend contribüe bien moins à ſa perfection qu'à ſon orgüeil; c'eſt pourquoi la premiere marque d'une perſonne habile eſt avant que de rien ſçavoir, de ſçavoir bien qu'elle ne ſçait rien & deſirer ſçavoir beaucoup.

Quand ces diſpoſitions-là ſe trouvent dans une Perſonne qui veut ſe dõner une aplication ſerieuſe, & prendre l'étude à cœur, elles s'aperçoit bientôt, par le plaiſir qu'elle prend dans la pei-

ne qu'elle ſe donne, de la neceſſité dont eſt la ſçience pour ſa perfection. C'eſt pourquoi quelque laborieuſe que ſoit l'étude elle ne s'en rebute point, pourveu qu'elle s'inſtruiſe elle eſt contente. Eſt-il rien de plus capable de ſatis-faire l'eſprit que de luy donner les moiens de s'aſſurer ſur ce qu'il penſe & de deliberer ſeurement dans ſes opinions ; Entre mille idées confuſes qui ſe préſentent à luy ſur un même ſujet, déméler ſans ſe tromper la plus juſte & la plus raiſon-

nable, ne point confondre le vrai & le faux & par des principes qui reglent, ſe mettre à l'abri de l'erreur. Qu'elle joie de voir le partage de tous ces bons ſentimens quoique oppoſez que les anciens ont laiſſez pour modéle, & d'exercer l'eſprit ſur les treſors des plus beaux eſprits du monde. Avoir la liberté de choiſir dans des ſentimens parfaits celui qui nous eſt le plus agreable & faire de l'antiquité la plus éloignée un plaiſir toûjours nouveau pour nôtre imagi-

nation, pouvoir cõtribuer à regler ſa conduite en ſatisfaiſant ſa curioſité, & mettre par l'intelligence de nos ancétres un ordre à nos penſées & à nos diſcours auſſi juſte que la raiſon en met à nos actions.

Franchement celuy qui néglige la ſcience eſt bien prés d'abandonner la raiſon, & du dégoût des juſtes regles de la Philoſophie, il n'y a pas loin à la perte du ſens commun. Car le moyen d'étre habile par ces vapeurs de vivacité qu'un ſang boüil-

lant donne dans certaines occaſions, où la diſpoſition des organes, jointe à la paſſion qui nous anime, nous fait trouver de bonnes choſes, les exprimer juſte, & qui jugeroit de nous ſur cet eſſay, nous croiroit doctes, pendant que nous n'avons encore que les moiens de le devenir. Non; on a beau avoir le plus beau naturel du monde, il faut les couches de la ſcience pour en faire un portrait aimable & quelque bel eſprit dont la nature nous ait favoriſé, il n'eſt ja-

mais naturellement tout ce qu'il peut être avec les ſciences. Quelquefois même un ſçavant d'un genie fort inferieur eſt capable de l'effacer ſans reſſource; parce qu'il eſt vray que celui, qui n'a pas de régles ſeures pour l'action de l'eſprit échape la verité auſſi facilement qu'il la trouve, le tout par hazard. C'eſt pourquoi les femmes qui ſont plus capables par la vivacité qu'elles ont à s'élever aux choſes les plus ſublimes, & plus ſujettes par le changement à quitter la verité

quand elles l'ont une fois atteine, ont plus beſoin de ſciéces que tout autre pour élever leurs lumieres avec ordre & les exercer avec aſſûrance. Il faut chercher le plan d'érudition le plus approuvé, s'arréter à ſes regles pour conduire nos connoiſſances & lorſque par des maîtres que tout le monde approuve on s'eſt inſtruit ſur toutes choſes, il ne faut pas croire en ſçavoir aſſez. C'eſt ignorer le point de la ſcience parfaite que de ſe repoſer dans le chemin de la verité,

rité à peine la vie d'un homme ſuffit-elle pour ſçavoir ce qu'un enfant ne devroit pas ignorer ; on ſe laſſe au lieu de s'animer, la vanité nous fixe & ſouvent une aprobation nous fait negliger par orgueil le travail de nôtre perfection. Nous en demeurons à ces premieres teintures du ſçavoir & ſans nous échauffer du deſir que les lumieres de l'eſprit ont droit d'inſpirer, nous en demeurons au point des demy ſçavans, qui eſt de paroître beaucoup. Cepen-

Pour ſcavoir beaucoup, il faut s'aimer peu & ne ſe point conſulter, l'amour propre s'oppoſe à la peine & l'opinion à la verité, tout nous doit étre ſuſpect, quād c'eſt nous qui l'inventons & qui le jugeons. Je ne dis pas qu'il faille ſe ſoûmettre à toutes ſortes de jugemens plus facilemēt qu'au nôtre; mais le nôtre nous doit toûjours faire trēbler dés qu'il n'eſt pas directement conforme aux anciens & aux modernes d'une excellente raiſon. C'eſt pourquoi vous voïez que ces perſonnes

élevées, ces eſprits ſublimes qui ſe portent aux choſes merveilleuſes avec facilité, conſultent tout, s'inſtruiſent ſans ceſſe & s'aprouvent peu. A quelque degré que l'on porte la ſcience en general ou en particulier, quand on ſeroit le premier dans tous les Arts enſemble, & que par l'excellence d'une eſprit angelique on auroit ſurpaſſé les connoiſſances humaines, on ne verroit que mieux le peu de choſes dont l'homme eſt capable, & la vraie humilité

eſt la plus infaillible preuve qu'un homme eſt ſcavant; on doit tout apprendre pour ſe connoître mieux, & pour s'eſtimer moins & par une aplication perpetuelle, il faut s'inſtruire des grandeurs de Dieu en qui ſeul eſt la veritable ſcience de toutes choſes & la plenitude des connoiſſances éternelles.

LES ECONOMES.

CHAPITRE VII.

UNE des plus loüables vertus des femmes leur sert aujourd'huy de prétextes à tolerer un vice affreux, & l'économie si necessaire dans les familles pour empécher la dissipation des biens, cache aujourd'huy l'avarice qui fait

uſurper celui d'autrui ; on ne conte plus ce qu'il faut dépenſer pour le neceſſaire, mais ce qu'il faut épargner pour le ſuperflus ; car il n'eſt point de ſuperflus plus manifeſte que celui d'un argent caché qui ne ſert ni à autrui, ni à nous même & qui ne porte d'autre interêt qu'un amas de colere & de reprobation pour l'éternité. Une femme, à qui la galanterie & la vanité n'ont point touché le cœur, doit aprehender l'interét, & il eſt bien rare qu'elle s'exemp-

te d'aimer les richeſſes lorſ-q'uelle mépriſe l'ambition. Le temperament qui la porte à mener une vie cachée, la porte à cacher ſon argent, & tout l'amour qu'elle témoigne pour les choſes raiſonnables n'eſt effectivement que pour le bien. Une femme avare revetuë du titre d'économe, eſt d'une vigilance, d'une juſteſſe & d'une lumiere merveilleuſe. Rien ne prévient ſes ſoins, rien ne ſurprend ſon exactitude; rien n'échape à ſes connoiſſances. Comme ſon deſir l'in-

quiete, elle prend moins de repos qu'une autre ; comme la crainte qu'elle a de perdre, la fait examiner toutes choſes de prés, elle ne dépenſe rien d'inutile, & ſa vivacité lui fait voir dans ſa maiſon tout ce qui s'y fait ſans rien obmettre, & méme ce qui ne s'y fait pas ; car ſur la fauſſe opinion qui la préoccupe, elle s'imagine ſouvent ce qui n'eſt point; cependant ſa vigilance la fatigue, ſon exactitude l'afflige & ſes lumieres la trompent : elle ſe reproche la

pareſſe, la facilité, l'aveuglement ſans ſonger à l'avarice qui eſt la ſeule choſe qui la trouble & qui lui fait prendre mille peines qui n'ont de fruit que le peché. Ce n'eſt pas ce tourment perpetuel qu'une femme ſe donne, qui fait la femme économe ; on le peut étre ſans mouvement & ſouvent une femme turbulante en épargne moins qu'elle n'en perd. Combien voit-on de celles qui retranchent du neceſſaire, qui à force de dépenſer peu, ſe mettent

en état de ne dépenſer rien, & riſquent tout dans l'eſperance d'un gros gain. Ce n'eſt plus le tems de la vertu; on porte toutes choſes à l'extremité, ſi on dépenſe, on eſt prodigue, ſi on épargne, on eſt avare. Une femme que l'avarice aveugle eſt bien plus à plaindre qu'une autre; car elle eſt incorrigible. Des autres crimes on ſe reconnoît coupable, & de celui là on s'aprouve dans ſon peché. L'endurciſſement en eſt inſeparable, parceque l'uſage, la raiſon, la prudence, la

neceſſité méme nous engagent à l'économie, & de l'économie à l'avarice il n'y a qu'un pas; on ne croit jamais l'avoir fait. Un juſte eſt auſſi rare dans la loi nouvelle qu'il l'étoit dans la loi ancienne. Lon a bien de la peine à ſe tenir quand le pas eſt ſi gliſſant; mais c'eſt au triomphe de ce vice aprouvé que je veux cõduire les femmes du ſiécle, je voudrois bien leur ôter l'eſprit de ménage du fond de leur cœur, retrancher cette activité de leurs actions qui fait voir de la paſſion dans

les ſoins qu'elles ſe donnent ; je voudrois qu'une legere perte impreveüe ne ſurprit jamais juſqu'à fâcher, que ces petites portions de bien que mille incidens retranchent, ne retranchaſſent rien du repos. Il ſeroit agreable de voir une femme ſage & reglée, toutes celles qui ſe piquent de l'étre, n'ont d'autre merite que de la fineſſe à acquerir, de la fermeté pour conſerver & de l'apprehenſion pour perdre, on les voit employer tous les reſ-

ſorts de leur eſprit à trouver des moiens d'augmenter leur revenus, ſe donner toutes les peines imaginables pour conſerver ce qu'elles poſſedent, & ſe chagriner juſqu'au deſeſpoir dans la veüe des dépenſes d'obligation & des malheurs qui peuvent arriver. Si bien que le tems paſſé fait leurs regrets, le preſant leurs chagrins & le future leur crainte. Tourmentées par le cœur & par l'eſprit, elles n'ont des yeux que pour la fortune,

tout ce qu'elles font eſt par raport à elle, & juſques aux œuvres de pieté même ſont intereſſées dãs l'intention. Elles eſperent de leurs prieres la proſperité de leur maiſon. Et cela eſt ſi vray que lorſque les devoirs de la religion s'oppoſent à ceux de leur économie ; on retranche un peu des premiers, pour ne rien ôter des ſeconds, & on ne ſe fait pas ſcrupule en fait de ménage de prendre ſoin de ſa maiſon, avant que d'en prendre de ſon ſalut. Le

calme d'une conſcience avare eſt un état digne de compaſſion aucun trouble ne la reveille de cette letargie d'interêt qu'elle accorde avec ſa raiſon, quelquefois méme elle rend grace à Dieu de cet état funeſte, comme d'un don de ſa miſericorde, le remerciant ſouvent moins du bien qu'il lui a donné, que de l'amour qu'elle porte à ce bien qu'elle a receu; car la reflexion que ſa charité lui fait faire à la veüe d'un malheureux dans l'indigence n'eſt autre; que la reſolution

reſolution de bien conſer-ver ce qu'elle a, crainte d'y tomber. Une femme avare cherche par tout quelqu'un plus avare qu'elle, afin de le prendre pour modéle & le donner pour exemple : & la ſuite de ce ſoin eſt de fixer ſa perfection à porter l'avarice juſques au dernier excez, & à l'exercer ſur toutes choſes dans ſon domeſtique, retranchant une partie du neceſſaire, ne donnant de nourriture que ce qu'il en faut pour faire languir & non ce qu'il en faut pour vivre, ſe refuſant à

ſoi-même tout ce qu'elle pourroit accorder aux autres ſans ſe faire tort & menant une vie miſerable ſous ce prétexte honnête de l'économie. Prétexte qui la trompe en abuſant les autres & qui lui fait faire des choſes honteuſes dont elle tire gloire en ſecret, ſe loüant en elle-même de mille lâchetez qui lui épargnent quelque argent & qui lui coûtent plus d'honneur qu'elle n'a de bien. Point de raiſons ni de Chriſtianiſme quand il s'agit de ſon propre in-

terét. Elle oublie les droits du ſang, de l'amitié & de la reconnoiſſance dés qu'il s'agit de l'utilité & que la fortune eſt intriguée dans l'affaire. Elle ne ſe ſouvient point de tout ce qu'elle doit faire, mais de tout ce qu'elle doit avoir, & l'interét ſeul juge toutes ſes affaires & regle toute ſa conduite. Une femme économe ne fait bon viſage à ceux qui vont chez elle que par raport au profit qu'elle en tire. Le droit d'aîneſſe de bienveillance & d'amitié eſt toûjours pour le plus

heureux de ſes enfans. La douceur dans ſon domeſtique eſt pour celuy qui lui coute le moins qu'oiqu'il ſerve plus mal qu'un autre. Et ſa diſtinction parmi ſes amis, eſt en faveur du plus opulent, parce qu'il ne ſçauroit étre à charge & qu'elle ſe promet de ſon credit & de ſa faveur des ſervices, dont elle exprime la grandeur par la civilité qui les cherche, & dont elle marque la petiteſſe par l'oubli qui les ſuit. Voilà la ſource & le principe de l'économie

d'aujourd'huy qui a beſoin de la regle pour ſe corriger. Elle ſuit ce chapitre.

LA REGLE.

CHAPITRE VIII.

L'Ordre eſt ſi neceſſaire que les Monarchies, les Republiques, les Communautez, & les Maiſons particulieres ne ſubſiſteroient pas long-temps ſi la Regle qui s'obſerve n'étoit la ſource de cette regularité

de mœurs & de cette économie de dépenſe qui s'y pratique. C'eſt la regle qui maintient le repos, la ſanté & la fortune ; on ne ſe trouble point de mille inquietudes, quand on regle ſes affaires & ſon tems ; on ne s'oppoſe point à la bonté de ſon temperament quand on prend le ſommeil & le repas avec moderation & l'on n'épuiſe pas ſa bourſe quand la regle fixe les dépenſes. Cette regle équitable ne permet pas d'aller plus loin que ſes forces quand on la con-

ſulte de bonne foy; on met bon ordre à ſon état & il eſt rare de mourir chagrin, infirme ou pauvre quand on l'a toûjours pratiquée. elle eſt cette vertu qui concilie l'autorité & la licence, l'avarice & la prodigalité & qui par l'aproche de ces deux choſes oppoſées; fait une bonne choſe de deux mauvaiſes & empêche l'excés où ces vices differents portent chaque particulier ſelon ſon temperamment. Elle n'eſt pas ſeulement neceſſaire à chaque famille, à chaque perſonne

Perſonne ; mais encore à chaque choſe que nous faiſons. Il eſt bien difficile qu'un don, un achat, un paiement ſoient bien faits, s'ils ne ſont ſelon la regle, qui preſcrit d'achetter les choſes ce qu'elles valent, de paier ce qu'on doit & de donner ce qu'on a, afin qu'une équité particuliere de chaque œuvre rende la maſſe de nos actions juſte & le cours de la vie heureux ; car le contentement le plus parfait eſt celui de la tranquilité de l'ame & cette joie com-

plette ne ſçauroit ſubſiſter où regnent le crime & le vice, & c'eſt le partage d'une conduite déreglée la haine des bonnes choſes & l'habitude des mauvaiſes. L'excez eſt la ſeule choſe qui plaiſe à un eſprit où la raiſon ne domine pas : & la raiſon eſt trop amie de la regle pour reſter compagne du vice, elle le chaſſe ou il la détruit ; c'eſt un combat qui ne dure guere, car le plus fort l'emporte & le plus ſage s'enfuit. Le vice en uſe en tyran & la raiſon en victi-

me, & la ſuite de ces mouvemens paſſionnez eſt un remords cauſé par le crime ou par le malheur. Le déreglement n'éloigne pas moins une ame de la juſtice & de l'honneur que la vertu ; car un eſprit ou un cœur qui ſe laiſſe emporter par la violence du penchant qui ſoûmet ſa connoiſſance & ſa volonté aux plaiſirs de ſon inclination & qui ne regle ſes actions que par les mouvemens du déréglement, que fait-il par ce deſordre univerſel, ſinon de communiquer à toutes

ces affaires les malheurs de ſon ame & de ſe faire une confuſion dans laquelle il confond la voie de la verité avec le chemin du menſonge & s'égare de nouveau par le déréglement d'une reflexion qui l'afflige. Il n'eſt plus capable de cet heureux retour du peché à la grace, du trouble au repos, il lui faut des conſeils étrangers pour reregler ſes propres affarires & il eſt moins habile ſur ſes interéts, lui qui les ſçait, que celui qui les ignore. La ſource de ce deſordre eſt

d'avoir abandonné la regle qui fixoit ſes devoirs & d'avoir doné dans des paſſions qui déréglοient ſa conduite & ſa maiſon. Ce déréglement perd les uns par l'abondance, & les autres par l'avarice. Les hommes ſont ſujets à ce premier défaut, ils s'abandonent aux joies de ce monde & ſans reflexion donnent à leurs plaiſirs tous les moyens de leur fortune. Quelquefois ils trouvẽt ces mêmes plaiſirs dans des dehors pompeux d'un éclat imaginaire, & quoiqu'il en coûte à la

conſcience & à la bourſe ils n'épargnent rien pour dérégler l'état de leur équipage en augmentant leur train & leur ambition. Pour les femmes à qui l'eſprit d'avarice eſt naturel, leur déréglement eſt bien different. Elles n'augmentent rien chez elles que le vice. Leur épargne leur fait retrancher toutes choſes ; & leur regle conſiſte dans des diminutions perpetuelles dont la pratique leur devient coûtume, & pour chãger leurs maximes, c'eſt en vain que la regle crie

par toute leur maiſon. Rien ne les touche, un malade mal ſoigné, un enfant mal vêtu, un valet mal paié & mal nourri, tous ces déréglemens n'ont point d'effet ſur leur opinion. Elles mêmes ſouffrent de leurs épargnes & croient en devoir ſouffrir; & pourveu qu'il ne ſe dépenſe rien de ſuperflus, deût-on retrancher la dépenſe neceſſaire, tout paroit bien reglé pour elles. Ce ne ſont pas là les loix qu'une regle équitable veut que l'on obſerve; ſi elle défend l'excez, elle ne défend

pas moins l'épargne ; ſi elle abolit les feſtins, elle ordonne les repas & quand elle retranche les mets ſuperflus ; ce n'eſt pas pour ôter les alimens neceſſaires; ſi elle s'oppoſe à la magnificence, elle eſt amie de la propreté & ſon principal ordre eſt borner chacun à ſa condition & de permettre tout ce qui ſe peut faire ſans ſortir de ſon état.

Reglez vôtre vie ſur celle de JESUS-CHRIST & vôtre charité pour les pauvres, moins ſur ce que vous avez receu de

biens que ſur ce que vous avez receu de grace, &, ſi la regle vous étoit inconnuë elle vous ſera bientôt familliere par ce moyen.

LES JOUEUSES.

CHAPITRE IX.

LE jeu eſt une dangereuſe paſſion, quelquefois il fait perdre en un jour, plus qu'on ne peut dépenſer en une année, & la maiſon la plus riche & la mieux reglée ne ſçauroit tenir contre la diſſipation d'une jouëuſe, qui

pour ſon plaiſir perd ſon repos, & à qui le jour entier ne ſuffit pas pour ſes parties, il faut encore que la nuit s'en mêle & que toute ſa vie ne ſoit qu'un tiſſu de jeux perpetuels. Une femme à qui un mauvais naturel a donné cette inclination, à qui l'habitude a fortifié le penchant & qui s'en eſt fait une coûtume, n'a point d'autres deſirs, neglige tout autre ſoin, & par une préoccupation paſſionnée ſe fait une loi, un honneur & une régle de ſon

jeu. Elle en conſulte les devoirs & les remplit parfaitement: elle en ſuppute les dépenſes & y fournit entierement : elle en approuve les ordonnances & les obſerve réguliérement C'eſt pourquoi on la voit rarement aux Egliſes , aux viſites de bien ſeance , ni chez elle. Elle renonce par la profeſſion de jouëuſe à la pieté , à l'honnéteté & à la regularité , elle ne ſçauroit fournir aux obligations de tous ſes devoirs quand ſa paſſion lui en impoſe d'autres,

qui ſont ſi preſſans, ſi actifs & ſi continuels, qu'il ne lui reſte du tems, du goût, ni de l'amour pour rien autre choſe. Elle ne hait les autres divertiſſemens que par l'amour du jeu. Elle n'épargne toutes choſes que pour la dépenſe du jeu, & ce n'eſt qu'à ces tables qui cauſent la perte du bien, en donnant l'avidité des richeſſes, que toute la joje de leur ame ſe répand avec profuſion: Le divorce que l'interét y fait naître par les diſputes n'eſt qu'un ſel pour réveil-

ler leur avidité. Leur colere eſt amie de leur joje, elles ne s'emportent que pour ſe tranquilliſer, elles ne ſe tranquilliſent que pour s'emporter plus ſouvent. C'eſt dans ces mouvemens oppoſez qu'elles trouvent leur ſanté & leurs plaiſirs & on ne les voit jamais plus contentes que dans le tumulte des academies, où l'interét, l'avarice & la trahiſon regnent dans un nocturne empire. C'eſt où leur paſſion ſe fortifie, leur bourſe ſe vuide & leur vie s'écoule. C'eſt

là où une femme perd toutes les idées de la vertu & où mille paſſions honteuſes ſe gliſſent ſous le voile de cette paſſion publique ; on y donne des rendez-vous pour la volupté auſſi bien que pour l'interét. Ces aſſemblées criminelles favoriſent le demon de l'impureté autant que celui du blaſphême. La fureur & la débauche s'y trouvent & parmi cette effroiable ſocieté une honnête femme ſe pique de tenir ſa place & ſe fait une reputation dans le monde d'étre

du nombre de celles qui loüent. Il ſemble méme qu'élle tire gloire des malheurs qui la puniſſent publiquement de ſon deſordre. Car elle ſe vante hautement des pertes qu'elle a faites, elle s'en veut faire un merite pour s'en conſoler & ne ſonge jamais que ce ſuperflus, qu'elle abandonne au ſort, eſt un dépôt que la providence lui a confié pour le ſoulagement du pauvre. Mais cõment l'interêt de ſa religion & de ſon prochain ſeroit-il capable de la tou-

cher & de guerir ſa volonté ; puiſque des raiſons plus ſéſibles quoique moins fortes ne ſont aucun effet ſur ſon cœur. Sans ſe borner au ſuperflus, elle diſſipe ſon neceſſaire & la veüe d'un mari chagrin, de pluſieurs enfans malheureux, d'une maiſon ruineé & de tous les maux où elle s'expoſe ; ne ſuffit pas pour la rendre ſage. Il faut que la pauvreté la banniſſe plûtôt du jeu, que la raiſon ne bannit le jeu de ſon cœur: & qu'elle ſoit la riſée de tout le monde avant que

de le quitter. Quel aveuglement, qu'elles tenebres, les paſſions répandent dans une ame? Elle ignore juſqu'aux maux qu'elle ſouffre & quand elle ne peut plus guerir ſes paſſions ni les ſatisfaire ; c'eſt alors qu'elle examine ſon état ; & l'impoſſibilité où elle eſt de cõtinuer ſa mauvaiſe conduite la lui fait connoitre, elle voit un nombre de malheurs cauſez par une ſeule paſſion, elle apperçoit les ſuites des mouvemens déréglez du cœur, mais cette connoiſſance ne l'éclaire

qu'à demi, elle hait les effets dont elle aime encore la cauſe & ſon plus grand regret n'eſt pas d'être malheureuſe, mais de ne pouvoir plus ſe la rendre, & d'être reduite à connoître un mal qu'elle aime toûjours. Car enfin nous voions bien des gens revenir de l'exercice du jeu, mais nous n'en voions point revenir de l'affection qu'ils lui portent ; on ceſſe de joüer, on ne ceſſe pas d'aimer le jeu & ce fond d'injuſtice qui nous réſte, ſe garde pour renouveller ſa

fureur à la premiere occaſion qui ſe preſente & pour nous arracher le peu que la providence nous renvoie ; on en voit qui ſe tourmentent & ſe donnent des peines infinies & tout le fruit de leur labeur eſt immolé ſur une carte. Ils travaillent un mois pour joüer une heure & leur travail eſt auſſi coupable que leur plaiſir, ne faiſant l'un que pour l'amour de l'autre & cette préoccupation les rend également paſſionnez dans tous les momens de leur vie. Si une femme Chré-

tienne ſçavoit l'extremité où conduit cette paſſion & la difficulté d'en ſortir quãd elle s'y engage ; on ne la verroit pas ſe permettre ce dangereux exercice & regarder comme coupables tous les autres divertiſſemens, pendant qu'elle ſe tolére celui-là comme innocent. C'eſt la plus ſeduiſante paſſion, parce que ſon commencement eſt approuvé de tout le monde, elle n'eſt blâmée que dans ſon dernier excés & perſonne ne croit y arriver. Son regne, qui commence

ſous prétexte de recréation, s'accroit ſi imperceptiblement que ſouvent ce plaiſir devient neceſſité & d'une heure que l'on y emploie, on y paſſe toute ſa vie & ce trajet de paſſion on le fait ſans qu'on y penſe & on y penſe encore moins quand on l'a fait. Car le tems s'y écoule avec tant de facilité que faute de s'en appercevoir la perte eſt ſans reſſource, le terme de la vie finit & l'éternité commence. Ce grand tiſſu de jours ſe trouve achevé ſans que la vertu ni l'occupation en ait rem-

pli le cours & de tant de momens dont nous étions les maîtres, il n'en reſte plus qu'un pour regretter les autres. Ce dernier a une plenitude de lumiere pour nous punir, ſa petite eſpace renferme l'idée de toutes les autres, & la veüe de cette infinité de momens paſſez, nous, fait ſentir l'éternité des ſiécles à venir, pendant leſquels nous répondrons de chaque minute de nôtre vie. Si tous nos inſtans ſont contez, combien les devons nous ménager pour nôtre per-

fection, & ſi toute la vie doit être une priere perpetuelle, faiſons que les momens où nous ceſſons d'être élevez juſqu'à Dieu ne ſoient pas des momens d'oiſiveté, mais que l'occupation les rend utiles & vertueux & que le tems ne ſoit jamais inutile pour le ſalut.

L'OCCU

L'OCCUPATION.

CHAPITRE X.

L'Oiſiveté eſt de toutes les inclinations naturelles la plus dangereuſe. Elle conduit à tout ce qui eſt de plus imparfait & de plus criminel. Et il eſt rare qu'une perſonne née avec cette malheureuſe diſpoſition ait beaucoup de raiſon & de vertu;

c'eſt ce qui fait que l'occupation eſt ſi neceſſaire à tout le monde, il ne faut pas qu'il y ait un moment de vuide dans la vie d'un honnéte homme, ni d'une femme ſage. C'eſt pourquoi non ſeulement une femme raiſonnable doit remplir ſes devoirs, il faut qu'elle rempliſſe ſon tems & que tous ſes momens peſez au poids du Sanctuaire ſoient des momens pleins, qu'elle commence ſon travail avec ſa vie, que ſa vie ſoit une action continuelle pour la gloire de

ſon Dieu & que ſi les differens âges, qui la compoſent, en changent les occupations, que ce ne ſoit que pour les rẽdre plus vertueuſes plus nobles & étenduës; qu'on ne voie jamais une femme Chreſtienne dégagée de ſoins. La providence lui a impoſé un perpetuel travail auſſi bien qu'aux hommes, en lui laiſſant celui de ſon ſalut : il lui faut pour le remplir une vigilance zelée qui la retire du funeſte repos de l'amour propre. Il faut étre animé quand on eſt convaincu, &

l'on ne manque gueres de courage, quand on ne manque point de foi ; c'eſt le fond du cœur qui eſt gâté, & ce fond de corruption eſt la ſource de cette vie mole que menent les femmes du ſiécle. Si la religion étoit cruë, elle ſeroit pratiquée, mais on la profeſſe ſans la connoître, on la connoit sãs la croire, on la croit à demi ſans la pratiquer & cette multitude de deſordres rend l'ame tiede pour les choſes de l'éternité. Il ne faut pas ſe ſurprendre ſi une femme qui n'a plus de

religion qu'une autre a plus d'amour propre qu'il n'en faut & ſi elle cherche le plaiſir plûtôt que l'occupation.

L'oiſiveté eſt la voie du crime & de la volupté, & s'il eſt plus difficile de plaire aux hommes qu'à Dieu, il eſt plus facile aux femmes de chercher à plaire aux hommes que de faire toute autre choſe. Ce deſir les entretient dans une vie ſans action, & pour rectifier ce penchant malheureux qui les porte au monde, il faudroit que le cœur fut touché d'une onction

divine & que la grace fit un effet extraordinaire en leur faveur. Mais cette grace n'agira point ſans elles, il faut concourir à ſa vertu divine, il faut commencer ſa converſion ſi ce n'eſt en quittant d'abord le crime, c'eſt en quittant l'oiſiveté, cauſe premiere de toutes les paſſions qui nous rendent coupables. C'eſt pourquoy point de divertiſſement, point de repos, que la priere commence & finiſſe le jour, il ne s'agit pas ſeulement de travailler, il faut travailler pour Dieu.

On ne ſe laſſe jamais quand l'intention nous anime, & le moyen d'agir efficacement & conſtament eſt de ſonger que le tems eſt la voie de l'éternité, que ſa perte eſt irreparable & que de s'amuſer dans la voie du temps, c'eſt s'éloigner du chemin de la vertu. Ce même temps eſt d'une durée infinie, lors qu'il faut ſoufrir dans ſes eſpaces, il eſt d'une promptitude inexprimable, quand le plaiſir en remplit les momens; mais pour ceux qui ne le rempliſſent de rien, il

eſt ce vuide qui comprend leurs deſordres, & qui attire leur condamnation. Terme court & inconnu! moment précieux & funeſte, tems de qui d'épend l'éternité, ſerez vous toûjours oublié toûjours negligé & toûjours paſſé ſans utilité & ſans vertu ; L'intereſt & le plaiſir ſeront-ils ſans ceſſe la cauſe de toutes les d'émarches ? n'agira t'on que pour s'enrichir & pour ſe ſatisfaire? L'avarice & la volupté regneront elles toûjours ſouverainemẽt au fond du cœur?

Paſſera-t'on ſa vie à ſervir ſa fortune ou à perdre ſõ bien & neſçauroit-on par un genereux effort ſeparer la volonté du penchant, ſatisfaire les beſoins de la nature ſans contenter ſes deſirs & régler ſes momens d'une maniere qui les exemte du crime & de l'oiſiveté. Il n'eſt point d'état qui n'aye beſoin de tout ſon tems pour en remplir les devoirs, & c'eſt autant d'inſtans volez â ces mêmes devoirs que tous ceux qu'une femme paſſe au jeu, n'y eut'il que cette faute qui la

rende coupable, elle l'eſt infiniment ; ſi ce n'eſt pas du mal qu'elle a fait c'eſt du bien qu'elle a negligé, & l'ômiſſion du bien n'eſt pas moindre que l'œuvre du mal, & c'eſt une verité ignorée. On ſe repoſe ſur l'innocence apparente de ſon oiſiveté; on s'aplaudit comme vertueux ; parce qu'on n'agit pas comme criminel ; & dans le cours d'une vie tiede condamnée par Jeſus-Chriſt on ſe promet les recompenſes de l'éternité reſervées à ces violens marqués par l'écriture qui

s'arrachent à tout & qui agiſſent toûjours pour la gloire du Seigneur. Zele d'action, empreſſemẽs verteux, deſſein de la providence,occupation qui eſtes inconnuë aux libertins & negligée par les Sages ; Il n'eſt plus tems de vous connoître quand on ne peut plus vous pratiquer : & l'on ne peut plus vous pratiquer quand il ne reſte plus que le temps de vous connoître. On ne vous neglige pas ſans danger, puiſque l'on ne peut conſtament éviter le crime &

conſerver la vertu que par vôtre ſecours. Vous eſtes ſi neceſſaires à la vie chrétienne que celles qui veulent ſe donner à Dieu de bonne foi & renoncer aux maximes du ſiecle, ne doivent pas nous quitter un moment, il faut que leur vie ſoit une occupation continuelle & leur temps ſoit rempli afin que leur éternité ſoit heureuſe.

LE CARACTERE DES PLAIDEVSES.

CHAPITRE XI.

SI la tranquillité de l'ame & le repos du cœur eſt une felicité complete, le trouble l'inquietude continuelle doivent être un mal veritable, & c"eſt

le partage de ceux qui plaident & ſur tout des femmes, qui plus ſenſibles à tout ce qui les touche, que ne ſont les hõmes, s'inquietent s'épouvantent, s'affligent & ſe troublent plus aiſément. Quand leur intereſt bleſſé les porte à deffendre leurs droits & que la juſtice d'accord avec leur humeur, fait qu'elles s'abandonnent à leurs propres affaires & ſe livrent en proye au ſoin d'un temporel qui les occupe toutes. Vous les voyez ſans relache donner tout leur tems, tous leurs

ſoins, tout leur eſprit & ſouvent tous leurs vrais biens, pour en conſerver d'autres dont elles ne jouiſſent qu'en ſpeculation. Quand une fois le cœur a pris goût dans un intereſt diſputé, & que la difficulté a reveillé le deſir, que l'habitude à commencé à fortifier l'inclination, & que l'occaſion offre une fortune ou quelque offence qui anime, le moyen de ne pas plaider ! on ſe fait un plaiſir d'anticipation; on conte ſur ce que l'on ſouhaite, le deſir aſſeure de la

poſſeſſion, & ſur ce fondement on agit, on travaille, on fait joüer tous les reſſorts que l'imaginatiõ peut fournir pour faire réüſſir ce que l'on projette ; on emploie tout pour un rien qu'on s'eſt imaginé, & on ne ſe reproche ni ſa faute ni ſon ignorance, quand tout nous fait confuſion. Au contraire quand la malice, l'injuſtice ou l'intereſt ont fait jour à une femme dans la juriſprudence & qu'elle commence à connoître les voies par où il eſt permis de diſ-

puter

ter ſelon les loix humaines, elle s'applaudit & cette reſtriction de ſon ignorance augmente, on ajoûte la ſuperbe à ſes autres deffauts ; quelquefois même ſa prevention lui fait continuer des procés où ſon intereſt n'a plus de part & elle plaide moins pour gagner que pour paroiſtre & pour contenter ſa vanité. C'eſt une choſe inſupportable qu'une femme qui ſçait le Droit par pratique & qui par une diſcuſſion d'affaires conduites ſelon les régles s'eſt inſtruite de

cent differens tours de chicane où elle s'eſt laiſſée ſurprendre & qui luy ont encore moins fait perdre de biens que d'eſprit ; car l'effet naturel du procés eſt de renverſer la cervelle, ſi ce n'eſt par la folie, c'eſt par l'entéſtement, & les femmes ſoutiennent ce mouvement d'eſprit par merveille. Le trouble des affaires leur ſert d'occupation & ce qui les applique d'abord, les divertit dans la ſuite. Elles goûtent par une certaine inclination ſecrette qui leur eſt propre plus de joye dans

le divorce que dans la paix; c'eſt pourquoy l'application du procés eſt une occupation agréable pour elles. Elles nourriſſent, elles réveillent, elles contentent toutes leurs paſſions par ce moyen. L'interét, la haine, la mediſance, l'amour propre, la volupté même y trouve ſon conte. On cherche à plaire, on plaît, les charmes ne ſont pas inutiles, on met tout en uſage pour engager les Juges dans ſon interêt; la beauté emprunte le ſecours de l'art, l'eſprit n'épargne rien de ſon fond

pour piquer, pour toucher, pour fléchir, le cœur du Magiſtrat de qui dépend l'affaire, & tout ce qu'il en coûte à la verité, à la ſageſſe & à la vertu, eſt conté pour rien, pourveu que l'on gagne ſa cauſe. Cent crimes que l'on ne ſçauroit ignorer & commettre ſont attachez à la pourſuite d'une affaire; mais cent autres que l'on ignore en les commettant mettent le comble au deſordre d'une ame & la rendent coupable ſans retour. Les haines délicates que le tems & l'é-

loignement avoit preſque enſevelies dans un oubly éternel, & ſe reſuſcitent ſous pretexte de quelque interêt que l'honneur engage à ſoutenir, & ce premier pas, qu'une paſſion cachée nous fait faire, ſemble nous obliger à mille autres démarches criminelles. Pour faire croire la verité que l'on avance, on l'éxagefe juſqu'au menſonge, & pour détruire le menſonge de ſes parties, on calomnie iuſqu'à leur perſone: & par le droit que l'on a ſur quelque intereſt

temporel, on prend droit ſur toutes choſes & on ſe permet de dire tout ce qu'õ ſçait, d'impoſer ce qu'on veut, & de tout faire pour conſerver ce droit qui n'eſt ſouvent qu'imaginaire. Le tems n'eſt point conté, les ſoins ne ſont point negligez l'argent n'eſt point épargné, la ſanté n'eſt point conſervée, & l'ame n'eſt point regardée. C'eſt le plus oublié que le point du ſalut ſur l'article d'un procés, ſur tout aux femmes qui prévenuës par l'envie, animées par l'inte-

rêt & fortifiées par la haine, ne démordent point de leurs ſentimens. Les meilleures raiſons qui les condamnent, ne peuvent les convaincre, ce qu'elles entreprennent en leur faveur leur paroît toûjours juſte, & rarement un procés ſe termine par accommodement, quand ce ſont des femmes qui le pourſuivent. Elles ſe font d'une affaire un tiſſu d'occupations & de plaiſirs, les differentes ſituations de l'affaire font un agrément de nouveauté qui les dédommage de

leurs peines : leurs paſſions s'y exercent tour à tour, & & la fin leur de vie préce-de celle du procés , leur entrepriſe imparfaite eſt un regret qu'elles emportent à la place des. vertus qu'elles ont negligées, & le ſoin de leurs procés en cette vie va terminer l'affaire de leur ſalut en l'autre.

Si une femme .Chrétienne examinoit les engagemens funeſtes où ſes ſoins la conduiſent , elle ne plaideroit pas avec tant de facilité la perte du tems, l'éloignement de Dieu, l'oubly

l'oubly de ſoi-même, mille autres motifs rétiendroient ſa vivacité intereſſée & crainte de perdre ſon ame, elle ne la riſque pas pour conſerver ſon bien. Ce n'eſt pas ſeulement la vertu qui s'efface, l'honneur, la bienſeance, l'honnêteté, toutesles bonnes qualitez ſe détuiſent, où l'amour du procés domine Plus de juſtice pour les autres, plus de reſpect pour les rangs, plus d'égard pour les âges, le ſeul amour propre fait tout oublier. On ne ſonge qu'à ſoi, on ne parle que

de ſoi ; on accable tous ſes amis de la préoccupation dont on eſt enivré, cette même préoccupatiõ ôte la la liberté d'écouter leurs avis, plus leur raiſon veut nous éclairer, plus l'oſtination ſe fortifie : & en voulant nous aprocher de la verité & de la juſtice, ils s'éloignent de noſtre eſtime & nous negligeons leur merite, parce qu'ils nous découvrent nos défauts. Nous voulons être flattez dans nos erreurs & de toutes les erreurs la plus dangereuſe eſt celle que l'on

choiſi, que l'on examine que l'on reflechi, qui nous entretient, qui nous occupe, qui nous trouble, qui nous ſatisfait, qui nous flatte, qui nous vange, qui nous enrichit & qui nous dure en nous plaiſant. Voilà l'image du procés & tout l'effet qu'il fait ſur le cœur d'une femme. Il ne faut pas s'étonner des maux qu'il cauſe, mais il faut les prévenir, les éviter ou les guerir. La paix en a tous les moyens, c'eſt elle qui ſçait qui peut & qui fait le

repos du cœur & de l'eſprit. Elle aprend à conſerver ſon bien ſans procés, ou à plaider ſans offenſer Dieu.

LA

LA PAIX.

CHAPITRE XII.

LA paix eſt un bien que l'on cherche. On ne connoît pas les charmes qu'elle poſſede, quoyque l'ons'empreſſe pour les biẽs qu'elle procure & faute de ſçavoir le prix de ſon repos, on ne trouve jamais le terme de ſa perfection. Il faudroit être inſtruit de ſes qualitez & de ſes effets,

de ce fond de beauté qu'elle poſſede, de ce fond de bonheur qu'elle donne & de cette felicité douce & tranquille qui ne ſe rencontrent qu'avec elle; pour la chercher avec effet & la trouver avec facilité. Quelfoibleſſe dans le trouble d'une vie tumultueuſe, pleine de ſoins que l'eſprit embraſſe avidement, s'imaginer trouver cette paix heureuſe qui n'eſt autre qu'un don de Dieu, un ſentiment de la divinité, un érat où la puiſſance des choſes étrangeres n'agit plus & qui

éclairé, ſeparé, détaché, des choſes du monde s'eſt élevé au deſſus de la crainte & du deſir qu'elles font naître. Voilà en quoi conſiſte la paix dans une vertu raiſonnable, ou dans une raiſon vertueuſe qui comprend une volonté droite & un jugemẽt ſain, un cœur ſolidement attaché à ſes devoirs, un eſprit fortement convaincu de la verité & qui la voit, la ſuit & l'aime par tout. La droiture de l'eſprit & du cœur n'eſt pas au deſſus de nous comme l'on ſe l'imagine.

Il ne nous eſt pas libre d'élever nos connoiſſances juſqu'à certaines étenduës, mais il nous eſt poſſible de redreſſer juſqu'où elles doivent eſtre. Et ſi la grandeur des lumiéres dépend de la providence qui partage differament le ſens commun, la droiture & la verité dependent de la violence que l'on fait la paſſion qui s'oppoſe à l'eur effet. Toute perſonne peût eſtre parfaitement raiſonnable ſi elle le veut ; de ſa volonté dépend ſa raiſon, & de ſa raiſon dépend la

paix qu'elle cherche. Au fond d'un cœur diſſipé de mille embaras, au ſommet d'un eſprit traverſé, entraîné, ſéduit par cent erreurs on ne rencontre point la paix ? Dans l'engagement d'un ame emportée par ſon penchant qui ſe donne ſans ſcrupule à l'attrait d'une paſſion cachée, on ne la trouve pas encore ? ſon divin repos eſt oppoſé aux mouvemens humains qui nous troublent. Et pour joüir d'une paix veritable, il faut veritablement la chercher & la chercher dans la ve-

rité. La veritable paix consiſte dans le repos de l'ame que rien ne peut troubler, il faut eſtre dégagé de ces ſentimens inquiets qui occupent toute noſtre vie, de cet intereſt qui nous promet de tout entreprendre, de cet amour propre qui nous prévient & qui nous rend ſenſibles à tout. Et cette voye qui nous conduit à la paix, eſt un chemin détourné que la volonté ignore. Le trouble de la fortune a des appas qui effacent le repos de l'indigence, & l'on ſacrifie ai-

sément ſa tranquillité pour ſon bien, ſans ſonger que tous les biens du monde ne valent pas un moment de tranquillité, de cette tranquillité que rien n'altere, de cette paix que l'eſprit goûte, que le cœur aime & qui ne regne dans une ame chrétienne que pour lui faire ſentir par avance cette immenſité du repos éternel qui lui eſt preparée. Repos, tranquillité, paix qui ne permet ni la vigilence paſſionnée, ni la haine meritée, ni la confuſion des affaires, ni le trouble des

diſputes, ni la diſſipation du tems; & qui communique par ſa douceur une indifference pour les richeſſes, une bienveillance pour le prochain, un amour pour la juſtice, qui fait qu'on évite tout ce qui peut troubler. Et comme le procés expoſe une ame à cent dangers nouveaux d'offencer Dieu, elle les fuit au péril de ſa fortune, & quand elle s'y trouve engagée malgré elle, elle les ſoûtient, elle les pourſuit, elle les termine, fondée ſur la verité.

Son cœur également paiſible dans l'occupation que lui donne une affaire, n'employe que des moyens permis pour la gagner ; parce qu'il eſt exemt de cette crainte ſervile & criminelle de perdre, que l'interêt fait n'aître dans ceux à qui la paix eſt moins chére que la fortune.

Fin de la premiere partie.

DESCRIPTION DE L'AMOUR PROPRE;

Paſſion dominante des Femmes.

QUOIQUE toutes les paſſions nous tourmentent, nous agitent & nous animent, il en eſt toujours une dominante & maîtreſſe des autres, & chacun ſent en lui-même une ſouveraine paſſion qui ſervant de mobile aux autres nous entraîne où il lui plait

& nous porte par ſa violence à cent égaremens differens, dont nous pouvons à peine nous deffendre par l'attrait que nous trouvons à la ſuivre. Le temperament eſt celui qui fait choix d'une paſſion pour l'élever au deſſus des autres, & chacune ordinairement ſuit une opinion ſelon ſon penchant & une paſſion ſelon ſon naturel. Mais je ne cherche point dans ce diſcours à perſuader que chacun a ſa paſſion dominante & que l'amour propre eſt la plus dangereu-

ſe de toutes, mais ſeulement à décrire quelle eſt cette paſſion dominante dans les femmes, & d'où vient qu'elles ont toutes la même, & que la condition ni le temperament n'empêchent pas l'amour propre d'eſtre la favorite du ſexe d'avoir un ſouverain empire ſur toutes les femmes, j'en exemte celles, qui connoiſſant bien la verité que j'avance, donnent tous leurs ſoins pour ſe mettre au deſſus de cette douce paſſion, elles doivent la craindre plus que toutes les au-

tres, parce qu'elle eſt la plus naturelle, la plus utile & la plus ordinaire, & que les femmes l'ont en naiſſant, la raiſon leur fortifie & leur condition les y engage. Comme elles ſont nées plus foibles & plus délicates, elles ſe permettent bien & s'en tolerent beaucoup d'autres ; c'eſt pourquoy il eſt ſi rare d'en rencontrer qui ſoient exemtes de prévention dans l'eſprit, de goût pour les bagatelles, d'opiniâtreté dans les opinions & d'inconſtance pour

toutes choſes. Quand il s'agit de ſon intereſt une femme n'eſt pas la maîſtreſſe de moderer ſon empreſſement vers elle-même, & la ſource de ce deſordre eſt l'amour propre qui la domine, cet amour propre ſi inconnu & ſi imperieux qui tourne la volonté & la fait mouvoir ſelon ſon gré, qui trouble, occupe, agite, détermine & qui ſans permettre à la raiſon de nous montrer nos devoirs, nous enléve à la verité & nous engage en tout ce qui nous plaiſt.

C'eſt de cet amour propre dont il faut que je donne une idée. Dans le fond de nous même il eſt un ſentiment qui nous fait deſirer ce qui pourroit nous rendre heureux & qui nous prévient que ce bonheur eſt dans la volupté de l'eſprit ou des ſens. Entre le deſir de noſtre felicité ſelon Dieu & ſelon la raiſon, & le deſir que l'amour propre nous inſpire, il n'y a qu'une difference, l'un nous fait déſirer un bonheur que nous ne comprenons pas & qui nous fait

adorer le ſouverain principe qui le doit faire, & l'autre nous fait déſirer un bonheur que nous puiſſions ſentir & connoître au même tems que nous le déſirons. La volupté eſt au fond de l'ame propre, & la felicité s'y trouve par le deſir d'une ame chrétienne, mais du déſir que nous donne l'amour propre il en naît toutes ces differentes délicateſſes ordinaires aux femmes, la prévention, la vanité, la non chalance, la vanité la moleſſe, l'oiſiveté & cent autres deffauts

qu'elles appellent qualitez naturelles à leur ſexe. Dés que le fond du cœur eſt plein de cet indoleance, de cet amour de ſoi-meſme, de ce déſir des choſes agréables qui nous flattent &qui nous plaiſent, s'en eſt fait pour la vertu, pour la raiſon, pour l'honneur & pour toutes les grandes choſes qui demandent une ame élevée au deſſus des ſentimens ordinaires. L'amour propre eſt la ſource de toutes les paſſions & de tous les vices, il eſt plus difficile à détruire que tous

les autres défauts, ſa tirannie n'étant autre choſe qu'un éguillon qui nous pique & qui nous pouſſe vers nous-meſme, de maniere que l'on ſe cherche, l'on ſe flate & l'on s'aime.

C'eſt une choſe bien facile de s'aimer puiſque c'eſt un droit naturel & qu'il n'eſt point d'eſtre qui ne concoure par un mouvement qui lui eſt propre, non-ſeulement à ſa conſervation, mais auſſi à ſa ſatisfaction. C'eſt pourquoi l'amour propre eſt la premiere paſſion, c'eſt à dire

la plus invincible, quoi qu'elle ne ſoit pas la plus naturelle, la plus douce, la plus agreable, la plus ſeduiſante, & toutes ces qualitez-là, font de grands effets ſur l'eſprit des femmes, leur complexion, leur temperament, leur éducation, & leur ignorance les rendent plus ſenſibles à cette paſſion, qui agit toûjours avec effet auprés du ſexe, il ſe fait une liaiſon des qualitez propres qui forment une union entre elles & cette paſſion, & toutes les autres où les femmes

s'abandonnent, ne ſont pouſſées que par l'amour propre qui les réveille pour ſervir à ſes deſſeins & qui s'en ſert pour concourir à la perte de la vertu & de la raiſon, c'eſt elle qui eſt la ſource de cette premiere faute attachée à l'éducation qui eſt un rafinement de délicateſſe qui fait prendre un ſi grand ſoin de la ſanté & de la bauté d'une fille, qu'on lui inſpire l'oiſiveté en lui conſervant le repos; pour l'éxemter de peine on la prive d'action & pour trop conſerver l'éclat de

ſon

ſon tein, on neglige les ſentimens de ſon cœur, auſſi cet amour propre qui éleve ſon eſprit dans l'ignorance & ſon corps dans la moleſſe lui inſpire de voluptueuſes inclinations aprés l'avoir élevé dans d'inutiles amuſemens, dés que la raiſon paroit l'amour propre lui preſente des objets agréables afin de ſéduire ſon goût, il entretient le jugement dans des projets & des deſſeins utiles & delicieux, & ſelon le penchant du cœur, il nous livre à un état qui nous paroît

agreable, il rétranche méme des plaiſirs qu'il propoſe, toutes ſes peines qui les accõpagnent & la joie que l'amour propre promet à l'acompliſſement de nos deſirs eſt toujours toute pure, il ne la mélange point avec les amertumes qui ſe font ſentir quand on croit le goûter,& quand on veut ſe reprocher la fauſſe opinion que l'on avoit des plaiſirs: l'amour propre ingenieux nous flatte ſur l'avenir & fait eſperer les délices qu'il nous figure,afin de nous abuſer auſſi longtems qu'il

nous poſſede. Ce ne ſont là que ſes moindres effets, c'eſt lui qui nous fait negliger l'eſtime des hommes ou la chercher avec trop d'empreſſement. De quoi penſez-vous que ſoit préoccupé une femme qui s'attache & qui prend des engagemens de cœur, où l'amitié a bien moins de part que l'amour, ſi ce n'eſt d'un amour propre exceſſif qui fait qu'elle ſe cherche elle-même dans un objet étranger & qu'elle va inſpirer le même ſentiment dans le cœur de celui qui l'a fait

Les Coquettes.

naître dans le ſien, elle va cõmuniquer l'amour propre qu'elle reſſent, elle va porter ſa paſſion au lieu où elle trouve ſa joye, & ſous la figure qu'ils font de s'aimer l'un & l'autre, tous deux effectivement n'aimẽt qu'eux-meſmes; mais ce n'eſt point aſſez, l'amour propre eſt ami de l'intereſt auſſi bien que de la volupté. Celle que l'on voit par des complaiſances pénibles chercher une amitié utile, celle qui ſous de laborieuſes occupations, cache un repos qu'elle attend de ſa

peine, n'eſt pas moins ſuſceptible d'amour propre que celle qui s'abandonne à une vie molle & oiſive. Il eſt un amour propre qui ſoûtient les travaux comme il en eſt un revétu de nonchalance, c'eſt toûjours le meſme & le voile d'une pieté qui fait honneur, n'eſt pas moins amour propre que l'éclat d'une galanterie qui fait plaiſir. On s'abuſe quand on ſe perſuade que l'amour propre regne ſeulement dans les femmes coquettes & mondaines, que c'eſt là ſeu-

lement où ſe trouve la volupté, la délicateſſe, la vanité l'entêtement, l'orgueïl, la ſenſualité & le ſoin de contenter les paſſions & de donner aux ſens tous les
Les Bigottes. plaiſirs qu'ils exigent chacun en particulier. Non ce ne ſont pas ſeulement les femmes galantes qui ſont ſujettes à ces défauts, celles qui profeſſent la pieté auſſi bien que celles qui font gloire du déſordre, ont un fond d'amour propre, qui leur rend les vices familiers auſſi bien qu'aux autres, parce qu'elles prennẽt trop

peu de ſoin de l'anéantir; ſouvent celles qui ſe piquent d'eſtre les plus devotes, ſont celles qui s'aiment davantage & parmi tant de vertus dont elles parlent toûjours, la charité ne s'y trouve point, cette charité qui en les obligeât d'aimer Dieu ſouverainement, les oblige auſſi de ſe hair parfaitement, & c'eſt ce qui fait que parmi cette régularité plus aparente que veritable, il ſe trouve toûjours du vieil adam, & vous voiez les bigottes plus ſẽſibles à une injure que celles

de qui l'on attend les reſſentimens les plus emportez, elles ont moins de colére & plus de vindication, par ce que l'habitude de la moderation leur rend les premiers mouvemens plus paiſibles & les ſeconds plus durables, & l'amour propre leur conſerve la memoire d'une injure que la charité ſçauroit bien effacer, ſi elle regnoit dans leur cœur.

Les Spirituelles. C'eſt une choſe ſurprenante que l'ignorance des femmes, elle prédomine à toutes leurs lumieres & l'a-

mour propre en eſt la cauſe. On ne verroit pas une femme d'eſprit ſe flatter, s'aplaudir injuſtement, ſe tolerer, ſe pardonner des fautes conſiderables ſi elle s'aimoit moins, comme ſes lumieres lui font appercevoir la verité avec plus de facilité qu'une autre, elle auroit horreur pour les foibleſſes que ſon eſprit lui feroit voir dans ſon penchant, ſi l'amour propre ne l'aveugloit & ne la faiſoit entrer pour ce qui regarde ſes intereſts dans la meſme ignorance des plus.

riſque de ſe déregler davantage; parce que l'amour propre aveugle ſes reflexions & elle ſe trouve ordinairement plus prévenuë qu'éclairée quand elle a beaucoup refléchi.

Pour ſe juger avec fruit il faut s'xaminer avec rigueur, quand on viſite les replis de ſon cœur pour y découvrir la verité de ſes mouvemens, ce ne doit pas eſtre avec la douceur qui nous eſt neceſſaire pour bien juger des autres, il faut eſtre cõvaincu & péne-

tré de la flateuſe maniere dont l'amour propre nous va repreſenter nos méchantes inclinations & l'on ne ſçauroit eſtre trop ſévere à ſes opinions quand on les veut rendre juſtes ; c'eſt ce mélange de douceur & de ſeverité dont une femme doit s'armer dans ſa conduite, de ſéverité pour ce qui la regarde, & de douceur pour ce qui regarde les autres. Sa douceur pour les autres la garentira de la medisáce & ſa rigueur pour elle-meſme là mettra au deſſus de l'amour pro-

pre qui eſt une paſſion tres-difficile à vaincre, étant la plus univerſelle & la plus aimable,

Pour les femmes qui ne ſont point de l'ordre des précedentes qui ſans profeſſer le libertinage, la pieté ni le genie ménent une vie tranquille, appliquées à leur état; ne s'occupant que de bien ménager les moyens qu'elles ont dans leur condition, elles ne ſont pas à l'abri de ſentir les funeſtes effets de l'amour propre qui eſt ſouvent le principe de leur économie & du re- *Les Economes.*

tranchement de leur ſuperflus; mais comme cet amour propre eſt inſatiable il porte ſouvent l'économie juſqu'à l'avarice. Une femme ſe dénie les choſes dont elle a beſoin par le plaiſir qu'elle trouvee dans un amas futur dont elle ſe promet la poſſeſſion, pendant qu'elle ſe procure un dépoüillement preſent & réel dõt elle ne ſent pas la peine & la rigueur, l'amour propre l'aveuglant, & cela eſt ſi vrai que parmi les fẽmes d'une condition commune, leſquelles ſont engagées pour

l'utilité de leur maiſon d'entrer dãs l'exercice du commerce & dans le détail du ménage, on y remarque un fond d'amour propre pour elles mêmes qui conduit toutes leurs actions. Il eſt ſi rare d'en trouver quelqu'une qui embraſſe ſon état avec un eſprit de docilité & de ſoin, & qui n'ait d'autre but que ſon devoir & la crainte de Dieu. Jamais cette femme forte dépeinte & loüée dans l'écriture n'a mieux paruë eſtre une idée qu'on s'eſt voulu faire (dont la realité eſt im-

poſſible) que dans nôtre ſiécle, & ce qui la rend ſi difficile à rencontrer, eſt cet amour propre qui l'éloigne de toutes ces granqualitez que l'Ecriture marque lui eſtre neceſſaire pour la rendre parfaite. Tant qu'une femme s'abandonne au ſecret mouvement qui la détourne des rigueurs de la juſtice, elle eſt incapable de perfection. Je nomme rigueur de la juſtice, parce que la nature a un penchant imparfait qui s'oppoſe à la droiture

& qui lui rend difficile les choſes innocentes, & ce n'eſt qu'avec beaucoup de lumiére beaucop d'efforts qu'on ſe met au deſſus d'un attrait naturel qui nous detourne de la perfection ? Comment la plus part des femmes ſeroient-elles capables de cet uſage genereux, de s'aracher à elles-mêmes pour ſe donner aux loix de la ſageſſe.

Les lon-gueſes.

Comment des perſonnes qui paſſent une partie de leur vie en des amuſemens inutiles, trouveroiét-

t'elles en elles-mêmes assez de raison & de vertu pour détruire la plus insinuante & la plus naturelle passion que nous ayons ; il y a un grand trajet à faire entre des conversations inutiles, un jeu perpetuel, des assemblées d'oisiveté & de vertueuses occupations sans relâche. L'amour propre fait trop bien son conte parmi les femmes qu'il livre au commerce du jeu pour ne leur pas faire paroître une étẽdüe qu'elles ne sçauroient franchir, qui se trouve entre leur conduite & les

maximes d'une vie chrétienne, & je ne m'étonne pas ſi l'amour propre qui gouverne toutes les femmes, ne laiſſe pas un moment aux jouëuſes qui ne ſoit pour joüer ou pour déſirer de le faire, ſi elles avoient quelque inſtant libre de cette préocupation, elles ne pourroient voir l'oiſiveté de toute leur vie paſſée ſans ſe propoſer un avenir plus utile & c'eſt une ruſe ſecrette de l'amour propre de leur groſſir tellemét l'objet qui les amuſe qu'elles s'occupent ſans ceſ-

ſe du jeu quoi que effectivement le jeu ne les occupe jamais & que ce ſoit une oiſiveté agiſſante que cet exercice qui ne tient point titre d'occupation, mais de délaſſement, & que l'on ne doit prendre que pour donner à la nature quelque moment de repos pour cõpatir à ſa foibleſſe; mais l'amour propre cette paſſion ſéduiſãte ne propoſe jamais ce moien-là à une femme, qu'il ne l'enivre d'un goût délicieux, & qu'il ne lui faſſe donner ſon cœur à cet amuſement, qui s'accorde ſi bien avec la paſſion qui

le fait aimer ; car il entretient cette oiſiveté de l'eſprit & du corps, qui nourrit l'amour propre ; il bouche l'ame & ne la remplit pas, il eſt tout à cette préoccupation qui l'endort & qui la rend inſenſible & incapable d'écouter les reflexions, les idées, les inſpirations que la grace & la raiſon excitent pour l'éclairer.

Les Plaideuſes.

Mais cet amour propre s'eſt ſi bien établi dans le cœur des femmes par cette maxime qu'il n'eſt pas ſeulement cauſe de cette vie mole & ſans action, il eſt

auſſi la ſource de mille travaux attachez à un autre caractére C'eſt l'amour propre qui eſt le principe de ces pénibles & laborieuſes démarches où le procés engage Sous ces triſtes nuits ſans ſommeil & ces jours brillans ſans repos eſt caché l'amour propre le plus invincible & le plus délicat. C'eſt dans l'éxercice de ces baſſes & ennuieuſes ſollicitations que ſe rencontrent la plus enracinée prévention de ſoy-mème. Les femmes ne s'aiment jamais tant que lors qu'il leur en

coute toutes les peines qu'elles abhorrent, pour joüir du plaiſir qu'elles déſirent, cependant j'aurois peine à leur faire avoüer une verité qu'elles ſentent & qu'elles aiment, & dont elles ne refuſent l'aveu que parce qu'elles n'en veulent pas quitter l'uſage. La peine & le déſordre qu'aportent ces diſputes, autoriſées par les coûtumes & par les loix ne ſont cauſez que par l'amour propre, & nulle femme ne peut diſconvenir quand elle voudra parler de bonne foy, que ce ne

ſoit l'amour propre qui l'anime quand elle ſe donne ſes ſoins réiterez qui la contentent au milieu de cent chagrins differens qui l'environnent.

L'amour propre a quelque choſe de ſi agréable pour les femmes que lorſque la nature les a livrées à ſon pouvoir, elles ne ſe contentent pas de paſſer leur vie dans l'habitude que cette paſſion leur fait contracter, mais elles nourriſſent, elles fomentent elles augmentent cette paſſion en elles, & ſans en demeurer

demeurer là, elles la communiquent comme elles l'entretiennent, & c'eſt un poiſon dont on eſt atteint par la ſocieté qui eſt ſi imperceptible & ſi dangereuſe qu'il eſt impoſſible de le guérir, ſi on ne le connoît avant que d'en eſtre attaqué, ou ſi on ne s'attache a le détruire avec autant de ſoin qu'on en prend pour le conſerver. Je voudrois que l'on s'en fit ſouvent une idée & que l'on aprofondit ſa nature & ſes effets, afin d'éviter ſon pouvoir & ſon attrait, & qu'on ne fût

point l'eſclave d'une paſſion effeminée qui dérive cependant de la plus illuſtre paſſion de l'homme. Perſonne n'ignore que l'amour ne ſoit la plus noble de toutes les paſſions & perſonne ne doit ignorer que par le peché de nôtre premier pere, cet amour ſublime naturel de l'homme eſt dégeneré dans un amour coupable & ſenſuel, & que cette ſource de biens, eſt dévenu l'origine de mille maux ; parce que la nature qui étoit temperée par la grace & dont toutes

les inclinations étoient loüables & ſaintes, la charité dominante confondant l'amour propre & ne nous permettant pas de nous aimer qu'en Dieu ſeul, a chãgé de nature, ce n'a plus eſté des meſmes yeux que l'hõme a regardé les objets, l'utile & l'agréable ont attiré ſes déſirs & ſes ſoins, il n'a plus trouvé de goût pour l'innocence il eſt devenu ſon but, ſon motif, ſon principe; il n'a plus viſé dans toutes choſes comme à l'œuvre de Dieu, mais cõme à laſienne; il s'eſt tou-

jours regardé depuis cette malheureuſe metamorphoſe,, & de ce dépoüillement ſage & ſincére, où il vivoit au milieu de l'abondance dans le paradis terreſtre, il eſt tombé dans l'attachement & dans les fers d'un amour deſordõné pour luimême, & cela au milieu de l'indigence & des beſoins de la nature corrompüe. Si bien que de cet état élevé où Dieu l'avoit mis, il s'eſt plongé dans cette abîme de maux & de regrets où il eſt reſté juſqu'àla venuë de Jeſus-Chriſt; non

que cette miſſion de Jeſus-Chriſt qui a effacé la faute du vieil Adam ait voulu rétablir l'homme dans la perfection où il étoit d'abord par eſtat; mais elle a voulu lui donner la grace du redempteur afin qu'il luy pût y rentrer par violence, & l'excellence de la redẽption eſt un avantage pour la nature humaine, puiſque dans le premier homme il n'y avoit rien de difficile dans la perfection de ſa vertu, & dans l'homme nouveau il concourt avec violence par ſa volon-

te unie à la grace, à la perfection de ſon merite, & il eſt tellement au deſſus de ſon premier état par ſa fidelité, qu'il ne ſçauroit diſconvenir de combien la nature eſt annoblie dépuis que Jeſus Chriſt l'a purifiée par ſa venuë, par ſa parole, par ſon exemple, & par ſa grace. Par la Loy nouvelle l'homme ſe trouve diſciple d'un Dieu crucifié eſt venu pour àprendre aux hommes à eſtre des holocautes & pour leur faire comprendre qu'à la honte du démon il leur donnoit

le pouvoir de triompher d'une nature ennemie, & d'eſtre tous des Martyrs de cœur & d'eſprit, afin d'eſtre des cytoyens de gloire & de béatitude.

Mais quel eſtoit ce monſtre à detruire, ces ennemis à vaincre, ſi n'eſt ce fõd d'amour propre qui eſt devenu le maiſtre dans le premier homme, cet amour de ſoi-même & de ſon propre bien qui l'avoit precipité dans ce travail perpetuel, & cette mort infaillible, où il nous a aſſujetti; c'eſt là la ſource de ſa per-

te, & ſouvent la cauſe de la nôtre ; c'eſt là ce monſtre à terraſſer pour la victoire du quel il nous eſt donné tant de grace, & à la deſtruction duquel nous devons travailler ſans relâche ; c'eſt à cet amour propre ſi naturel & ſi deffendu que nous dévons faire une guerre continuelle, puiſque c'eſt à la victoire de cette paſſiõ qu'eſt attachée la perfection & le merite, & que celui qui ne s'haira pas lui-même, ne doit jamais prétendre aux récompenſes réſervées à celui qui

n'aime que Dieu. Mais s'il eſt difficile à l'homme le plus ſage & le plus fort de détruire abſolument cet ennemi, & que tant que nous vivons il nous reſte ce fond, pour heritage de la premiere infraction de la Loi de Dieu. Combien eſt il plus difficile à un ſexe foible, fragile, variable, inconſtant, & pour dire plus naturellement attaché au défaut qu'il poſſéde, de ſe garentir de cette illuſion du demon & de la nature, & de pouvoir vaincre un penchant qui ne le force à

rien, & qui le laiſſe dans la douce oiſiveté, où l'on s'entretient quand on s'aime. Quel moien à des femmes qui ſortent peu d'elles-mêmes pour s'inſtruire & qui n'ont de toutes les ſçiences que le déſir dans la cœur & le nom dans la memoire, de ſe ſouſtraire à ces réfléxions favorables, à ce retour perpetuel qui n'eſt autre choſe qu'un circuit que leur imagination & leur volonté font ſur elles-mémes, qui finit toûjours par un éloge auſſi ſecret qu'injuſte ! Quel moyen,

dif-je que ces délicates perſonnes accoûtumées à s'aimer, puiſſent s'arracher à la corruption que leur communiquent la nature & l'éducation. Comment voulez-vous qu'une femme ſoit capable de reſolution, & ainſi digne de confiance, ſi ſa moleſſe ne lui permet pas de garder un ſecret auprés de ceux qu'elle aime, ni de ſoûtenir l'intereſt de la verité auprés de ceux qu'elle craint, & c'eſt l'éfet & la preuve de l'amour propre dans les femmes que cette grande faci-

lité qu'elles ont à dire ce qu'elles ſçavent de criminel & de caché dans les autres, ſans pouvoir retenir dans le ſilence ce qu'on leur confie dans le particulier. Auſſi par une punition naturelle de temperament, celles qui ſont ſi hardies ſur les intereſts des autres, ſont bien timides ſur celui de la verité, & rarement les voit-on défendre avec chaleur le parti de ceux qu'on opprime, quoi qu'elles ſoient ſi faciles à découvrir les défauts de ceux qu'elles connoiſſent, & c'eſt la ſuite or-

dinaire de l'amour propre que cette cruelle conduite; on ne ſçauroit ſe reſoudre quand on s'aime à dire des choſes qui faſſent aimer les autres, ni à cacher l'eſtime qu'on nous confie.

Une femme ſe perſuade retirer beaucoup de gloire de ſon indiſcretiõ, & beaucoup de profit de ſa complaiſance, & cette fauſſe opinion lui conſerve l'uſage de ſes mauvaiſes maximes, & la retient toûjours attachée à ce fond d'amour propre qui la fait agir.

Les effets nourriſſent la

cauſe dans cette occaſion, l'amour propre produit les mauvais ſentimens, qui ſont la cauſe de mille actions injuſtes & déraiſonnables, les actions déraiſonnables à leur tour entretiennent l'ame dans ces mauvais ſentimens, qui retournent enſuite à leur ſource prendre & donner des forces malheureuſes qui ne conduiſent qu'au déréglemẽt & à la corruption; & voilâ l'effet de l'amour propre que l'on peut avoüer être un mal qui renferme tous les autres; puiſqu'il n'y

a point de desordre dans le monde qui ne reconnoisse celui-là pour son principe, & je crois que le Christianisme, la Politique & la Morale ne sçauroient faire un homme de bien, d'un homme qui s'aime, la justice étant necessaire à tous les états, & ne pouvant subsister avec l'amour propre, qui prend toûjours le parti de la volupté & des plaisirs, sans jamais considerer la soûmission que le corps doit à l'esprit, & les obligations où nous sommes de nous faire violence pour

nous rendre juſtes. L'Amour propre donne une licence à nos inclinations, & laiſſe nos deſirs libres dans leur déréglement, ne s'embarraſſant que de flater nôtre éſprit afin de nous rendre agréable l'habitude de l'écouter, & que nous puiſſions ne nous occuper que de nous même, & nous rendre particuliers juſqu'aux intereſts publics, nous préferant à tout, & n'obſervant même la Loy qu'avec toute la retenuë qu'il nous propoſe, n'admettant rien de

ces

ces devoirs rigoureux & pénibles, dont cependant nous ne pouvons nous diſpenſer ſans crime.

L'amour propre eſt oppoſé à la loi & à l'honneur, il ne nous laiſſe du goût que pour la grandeur, pour la beauté ou pour les richeſſes. Hors l'ambition, la volupté & l'avarice rien ne lui plaît, & c'eſt par ces paſſions malheureuſes que nous conſervons l'amour propre, comme c'eſt par l'amour propre que nous conſervons ces trois paſſions dans nôtre cœur ; c'eſt parce que

nous nous aimons, que nous voulons ètre élevez au deſſus des autres ; c'eſt ce même amour qui nous fait déſirer les objets que nous croyons qui peuvent augmenter nôtre plaiſir, & c'eſt encore par la meſme raiſon que nous accumulons nos richeſſes, afin qu'en poſſedant plus de biens nous dépendions de moins de perſonnes, & qu'il y en ait plus qui dépendent de nous; car l'uſage malheureux qu'a établi l'intereſt donne ce ſentiment aux avares, & effectivement ils voyent tous les

jours des gens illuſtres renoncer aux droits legitimes qu'ils ont receu de leurs ayeuls, & céder leur rang, ſoûmettre leur ſentiment, & de plus ſacrifier la verité pour s'acquerir un peu de bien, ou pour obtenir la ſeule eſtime de ceux qui en ont & cela en veüe d'aſſeurer ou d'agrandir leur réputation, ſçachant bien que la réputation dépend de la voix de ceux à qui l'opulence a donné le crédit : de maniere que l'amour propre a ce ſecret de rendre avare non ſeule-

ment ceux qui poſſédent les richeſſes, mais auſſi ceux qui n'en ont point. Il n'y a pas moins d'avarice à faire des lachetez pour avoir du bien qu'à le cacher ſans diſpenſation quand on le poſſéde, c'eſt la mème choſe d'aller audevant d'un riche qui nous fuit, comme de s'éloigner d'un pauvre qui nous fuit ; on eſt avare en cherchant le bien comme en le gardant, & l'amour propre n'en eſt pas moins violent, l'on s'aime par raport à la fortune lors qu'on

ſe haït par raport à l'honneur, & les femmes ſont bien ſujettes à cette eſpece d'avarice que l'amour propre enfante ; elles ne conſidérent les gens qu'en veûe de leur fortune, & l'abondance des biens eſt la clef de leur eſtime ; elles méſurent même ordinairement le merite à la bourſe, car lors qu'elles font l'éloge de quelqu'un, la fortune a ſon rang dans le panegirique, & rarement même le font-elles complet d'une perſonne pour qui toutes les vertus ſe déclarent, & à

qui la fortune eſt contraire, & cela parce que l'amour propre ne permet pas à une femme d'élever le merite d'une autre, qui n'a que de bonnes qualitez à faire admirer, ſans avoir du bien pour nourrir leur eſperance; tant il eſt vray que l'on s'aime ſouverainement, & que l'on ne ſçauroit aplaudir, ni rechercher une perſonne que l'on ne s'en promette une utilité particuliere en quelque maniere que ce puiſſe eſtre, & que l'on ne s'aſſeure par eſperance un bien propre

qui eſt la cauſe de celui que l'on fait aux autres, en juſtifiant leur conduite, ou en proclamant leur vertu, ſource de tous les maux, de tous les vices & de toutes les erreurs. Amour propre ſi étendu, ſi ſecret & ſi négligé que n'eſtes-vous pourſuivi avec le même zéle qui animoit à vous perſécuter, les Apoſtres & les Vierges de l'antiquité, à vous immoler ſous le joug rigoureux de la penitence ou du martyre; qu'il ſeroit beau de voir encore aujourd'huy non pas ce ſacrifice

où le ſang ſe verſoit pour ſoûtenir la verité de la religion ; mais ces retraites où les larmes ſe répandoient en abondance pour la converſion des pecheurs; ces aſſemblées de Vierges illuſtres , encore plus par leur vertu que par leur naiſſance , qui paſſoient leur vie dans l'éxercice cruel d'une mortification auſſi continuelle que volontaire, ces Vierges qui ont ſervi d'éxemple à noſtre ſiécle , & qu'il ne ſoit le ſeul qui reſte aux ſiécles futurs ; ces vierges dis - je en qui l'amour

propre avoir eu beau murmurer s'agiter, réſiſter: elles ne l'avoient ſenti que pour le mieux combatre, & leur ſoin animé d'une volonté courageuſe & éclairée avoit ſçû vaincre tous les mouvemens d'une nature rebelle & corrompüe; mais le déſir que je forme ſur ce ſujet eſt auſſi inutile que les paroles que j'écrit. On a beau voir les écrits qui le blâment & ſentir les mouvemens qui le condamnent, il eſt plus fort que nous-mêmes & il ſeroit impoſſible de le vain-

cre ſans la grace qui nous encourage & qui nous éléve, & cette grace ne nous manque jamais ſi nous la demandons avec un veritable dèſir de l'obtenir; c'eſt tres-ſouvent la nonchalance des demandes qui rend la priere infructueuſe ; il faut du zele pour obtenir la victoire d'une paſſion qui aſſoûpit noſtre volonté, & qui ne ſçauroit étre vaincüe ſás ferveur, parce qu'elle eſt de toutes les paſſions celle qui eſt la plus amie du repos, toutes les paſſions ne peuvent uſer de leur vio-

lence ſans donner du mouvement au cœur, à l'eſprit ou au corps ; mais l'amour propre agit de toute ſa force dans la tranquillité la plus parfaite, & il ne lui faut ni mouvement, ni agitation, ſon action malheureuſe ne demande point d'effort pour eſtre réelle dans l'état & dans la ſcituation la moins troublée, où une créature puiſſe eſtre ; elle peut avoir de l'amour propre juſqu'à l'excés, & ſi cette paſſion ſe trouve quelquefois dans le trouble elle ſe trouve auſſi dans la paix,

c'eſt ce qui la rend ſi ordinaire aux femmes, la vie mole qu'elles menent, la bagatelle qui les amuſe dans une indolence & oiſiveté continuelle eſt un apas pour l'amour propre, & n'eſt rien de plus naturel de s'aimer beaucoup en menant le train de vie des femmes d'aujourd'huy; je ne m'étonne pas ſi au jugement des plus ſages, toutes les vertus qu'elles font paroître ſont ſoupçonnées, & ſi l'on a peine à s'imaginer qu'il ait quelque choſe de parfait d'un ſujet qui

ne l'eſt, car ordinairement ces déhors de modeſtie qui ſeroient des preuves de pieté ne le ſont que de bigotteries, leur fermeté n'eſt qu'une pure obſtination & leur enjoüement eſt toûjours indiſcret ; mais d'où vient que ce qui eſt vertu ou qualité loüable eſt vice & déſordre chez elle, c'eſt que l'amour propre leur fait faire le choix des vertus qu'elles embraſſent, elles ſe donnent à la pieté parce que leur temperament les porte à une vie paiſible &

ſérieuſe, & ſouvent parce qu'elles aiment mieux la médiſance que la volupté & qu'on peut parler des autres quand l'on ne fourni pas aux autres de quoi parler de nous. Elles ſoûtiennent leurs opinions ſans rélâche & ſans raiſon, parce qu'elles les aiment & non pas parce qu'elles les connoiſſent, & ce qui fait qu'elles ne cedent jamais, c'eſt que les idées fauſſes dont elles ſe préviennent, leur tiennent lieu de raiſon veritable, elles veulent qu'elles paſſent de meſme auprés

des autres, & qu'une mauvaiſe raiſon triomphe d'une bonne qu'on leur a donné, & que le dernier qui parle ſoit reputé victorieux. Elles ſont toûjours ſeures de leur fait ſur ce chapitre; mais de plus ſi elles ſe permettẽt un agrément de vivacité, ce n'eſt jamais avec la modération neceſſaire à l'enjoüement pour l'autoriſer; c'eſt toujours ſans meſure qu'elles ſe donnent à quelque choſe, leur ſerieux eſt outré ou leur joye déreglée, & ce point de vertu qui laiſſe l'ame dans un é-

quilibre ne ſe rencontre point chez elles ; parce que l'amour propre les porte toûjours aux extremitez les plus blâmables, & ne leur laiſſe voir l'excés qui gâte toutes choſes que dans les autres, & jamais en elles-mêmes. Cet amour propre efface tellement toutes les bonnes qualitez dans les femmes que ſi elles ſont capables d'érudition & de politique, c'eſt avec tant de prévention, que l'on découvre plutoſt leur orgüeil & leur fineſſe leur aplication & leur prudence.

Vous ne voyez point dans les choſes d'eſprit une femme habile agir comme un habile homme, il y a toûjours de la gloire ou de la foibleſſe qui gâte ce qu'elle ſçait, & ce n'eſt pas ſans raiſon que l'uſage leur interdit les ſciences. Tres ſouvent l'étude gâte plus une femme qu'elle ne la perfectionne, & leur naturel cultivé par une droite raiſon eſt toûjours plus ſolide & plus agréable que quand leur eſprit s'eſt tourmenté, pour aprendre plus en veuë de paroître

ſçavoir, que de ſçavoir effectivement. Pour ces deſſeins qu'un bon entendement conçoit, ces projets qui font leur ſejour dans des teſtes utiles à l'Etat, ces grandes entrepriſes qu'il faut concerter avec ſa raiſon & toute la raiſon des autres, rarement les trouve-t'on dans l'eſprit des femmes de qui l'entendement n'eſt pas le plus fort & qui ſe gouverne par imagination. La vivacité les emporte quelquefois juſqu'à concevoir des juſtes idées pour de grandes choſes;

mais l'assiéte fixe de l'esprit qui seroit necessaire pour maintenir ce premier effort ne se rencontre point chez elles. La refléxion loin de fortifier l'idée, l'efface, & le goût qu'elles trouvent dans la beauté d'un grand desseinqu'elle se proposent, fait place au plaisir qu'elles prennent à détruire la resolution qu'elles avoient formée, & comme cette mobilité d'oppinions, leur est naturelle à cause de l'amour propre qui les domine, elles ne sont ni tres sçavantes ni tres sages & cependant

elles auroient plus de facilité à l'eſtre que les hommes, ſi elles vouloient s'attacher à détruire cette paſſion de l'amour propre c'eſt le fond d'une prévention ſans cauſe, & d'une délicateſſe ſans raiſon qui les prive de tous ſes grands talens pour leſquels leur naturel ſemble eſtre formé, ſi l'amour d'elles mémes étoit éfacé, & que par un genereux effort, elles s'arrachaſſent à cet attrait trompeur qui les amuſe, une femme habile iroit aſſurément plus loin qu'au-

cun homme n'a eſté, ſa vivacité, ſa penetration, ſa délicateſſe, le feu de ſon courage, la ſubtilité de ſes idées qui pouſſées par un mouvement plus promt que dans les hommes, les rendroit capables de plus grandes entrepriſes, & de plus promptes executions, & en même tems le flegme qui les tempére quand elles le veulent, leur rendroit poſſibles les attentes ennuieſes par leſquelles il faut paſſer pour arriver à la gloire, à la fortune, & à la vertu. Rien ne ſeroit

difficile à un ſexe à qui rien n'eſt preſque poſſible, parceque l'amour propre lui fait paroître toutes les peines inſuportables, tous les ſoins fâcheux ; toutes les occupations chagrines & hors le plaiſir qu'il propoſe, tout le reſte paroît triſte. On a peine à donner quelque moment aux exercices de la Loy, où le devoir & la neceſſité nous obligent. On trouve ces momens ſi longs quelques courts qu'ils ſoient, que le plus foible motif qui peut nous exemter d'en remplir les devoirs,

nous paroit legitime, nous nous en ſervons, & tout nous eſt une raiſon, pour abandonner la raiſon. Voilà les foibleſſe, les injuſtices, & les déſordres, où l'amour propre conduit. On ne ſçauroit s'en garantir que par un genereux mépris de ſoi-meſme qui nous met à l'abri des conſidérations que nous avons pour nos intereſts, & qui nous inſpire une dureté neceſſaire, une ſeverité qui châtie les moindres défauts, & cette vertueuſe qualité que l'on trouve dans l'humilité

profonde, eſt la ſource des autres vertus, la perfection eſt attachée à ſa pratique, elle ſantifie tous les mouvemens naturels, & les femmes fortes qui ont ſervi d'éxemple à la poſterité, étoient penétrées de haine d'elles meſmes, auſſi bien que les Dames chrêtiennes d'aujourd'huy. Nulle perſonne ne pourra eſtre au deſſus des revers de la fortune & des accidens de la vie que celles qui ſeront au deſſus d'elles-mêmes. Nulle perſonne ne ſera capable d'une pleine raiſon & d'une parfaite

parfaite ſainteté que celle qui poura ſe vaincre & ſe hair, c'eſt pourquoy nulle femme ne doit ſe flater d'étre raiſonnable, ſage & parfaite, ſi elle a beaucoup d'amour propre, elles ont tant de privileges au deſſus des hommes, que cela devroit les animer à vaincre une paſſion qui les rend inferieures au ſexe fort. Ce n'eſt pas une choſe impoſſible que leur perfection leur demande, elles peuvent ſans rien diminuer de leur fortune, de leur crédit, de leur beauté, & de leur re-

pos, ſe rendre dignes de l'eſtime des plus ſages, elles n'auroient qu'à mettre un peu plus d'ordre, de verité & de juſtice dans leurs penſées, dans leurs diſcours & dans leur conduite, & bien toſt l'amour propre ſe verroit effacé de leur ame & banni du monde, & à la gloire du beau ſexe, il faudroit confeſſer qu'elles auroient plus vaincu dans cette paſſion que le courage & la valeur des hommes n'ont fait depuis tant de ſiécles.

FIN.

CATALOGUE DES LIVRES Nouveaux, Imprimés chés Iaques Lyons, ruë Merciere au bon Paſteur.

Oeuvres de Moliere, 6. vol.
Inſtitutes de Iuſtinien par Ferrier, 2. vol.
Recueil Hiſtorique, 2. vol.
Inſtruction pour un jeune Seigneur & une jeune Princeſſe, in 12. 3. vol.
Bâtiment des Receptes, in 12. augm.
Penſées Ingenieuſes des Anciens & des Modernes. Par le R.P. Bouhours,
Remarque & Reflexion Critique Morale & Hiſtorique, in 12.
Portrait d'un Honnête-Homme, par l'Abbé Gouſſault, in 12.
Portrait d'une Femme Raiſonnable & Veritablement Chrêtienne in 12. par le même.
Reflexion ſur les défauts ordinaires des Hommes & de leurs bõnes qualitez in 12.
Maladie Venerienne de Bligny, in 12.
Vie de Saint François Xavier, in 12. 2. vol. Par le Pere Bouhours.
Hiſtoire de la Concorde des Evangiles, 2. vol.
Maniere de cultiver les arbres fruitiers, in 12.
Hiſtoire de Dom Iean d'Autriche fils de l'Empereur Charle-Quint, in 12.

Hiſtoire d'Emanuël Duc de Savoye, in 12.
Hiſtoire des Revolutions d'Irlande, in 12
Memoires du Chevalier Temple, in 12.
Oeuvres Mêlées, par le même, 2. vol. in 12.
Memoires pour ſervir à l'Hiſtoire du Prince de Condé, in 12. 2. vol.
Lettres de Mr. Guy-Patin, in 12. 3 vol.
Hiſtoire du Comte Tekeli, in 12.
Diurnus Sacerdotum, in 16.
Mort de chaque jour pour tous les jours du mois, in 16.
L'Heureux Eſclave Nouvelle Galante, diviſé en trois parties, in 12. augmenté.
La Foire d'Ausbourg, ou la France miſe à l'encan, Ballet Allegorique, in 12.
Germanicus Tragedie, in 12.
Pratique Curieuſe des Oracles des Sibilles, tirées des Manuſcrits de Mr. Comiers, in 12.
Philoſophie des Images Enigmatiques, où il eſt traitté des Enigmes ou Divination, Lotteries Teliſmans propheties, Oracles, Songes, Centuries de Noſtre-Damus, hierogliphiques de la Baguette par le R. P. Menetrier.
Science de la Tranſpiration, ou Medecine Statique, c'eſt à dire Maniére ingenieuſe de ſe peſer pour conſerver & rétablir la ſanté par la connoiſſance exacte du poids de l'inſenſible Tranſpiration; Ouvrage tres utile à tout le monde pour ſe préſerver & pour ſe guerir de toute ſorte de maladie, & ſur tout de celle qui courent à preſent; traduit par Mr. Lalement Docteur en Medecine.

Digitized by Google

122